

7220

1

72.20  
F





$\frac{K - pr}{0}$



# 1 Hoffnung.

Es reden und träumen die Menschen viel  
Von bessern künftigen Tagen,  
Nach einem glücklichen goldenen Ziel;  
Sieht man sie rennen und jagen,  
Die Welt wird alt und wird wieder jung,  
Doch der Mensch hofft immer Verbesserung!

Die Hoffnung führt ihn ins Leben ein,  
Sie umflattert den frohlichen Knaben,  
Den Jüngling begeistert ihr Zauberschein,  
Sie wird mit dem Greis nicht begraben;  
Denn beschließt er im Grabe den müden Lauf,  
Noch am Grabe pflanzt... er die Hoffnung auf.

Es ist kein leerer, schmeichelnder Wahn,  
Erzeugt im Gehirne des Thoren,  
Im Herzen kündigt es laut sich an,  
Zu was Bessern sind wir geboren,  
Und was die innere Stimme spricht,  
Das täuscht die hoffende Seele nicht.

Schiller.

Tout ce qui est véritablement sublime a cela  
de propre quand on l'écoute, qu'il élève l'âme  
et lui fait concevoir une plus haute opinion  
d'elle même, la remplissant de joie et de je ne  
sais quel noble orgueil, comme si c'était elle  
qui eût produit les choses qu'elle vient simple-  
ment d'entendre. / Paroles de Longin :/  
Voilà une très belle description du sublime, et  
d'autant plus belle qu'elle est elle même  
très sublime. Mais ce n'est qu'une description,  
et il ne paraît pas que Longin ait songé dans  
tout son traité, à en donner une définition exacte.  
La raison est qu'il écrivait après Cicélius, qui  
comme il le dit lui même avait employé  
tout son livre à définir et à montrer ce que  
c'est que sublime. Mais le livre de Cicélius  
étant perdu, j'en crois qu'on ne trouvera pas  
mauvais qu'à défaut de Longin j'en hasarde  
ici une de ma façon, qui au moins en donne  
une imparfaite idée. Le sublime est une  
certaine force de discours propre à élève et à  
ravir l'âme, et qui provient ou de la grandeur  
de la pensée et de la noblesse du sentiment



2

ou de la magnificence des paroles, ou de tous  
harmonieux, vif et animé de l'expression; c'est-  
à-dire d'une de ces choses regardées séparément,  
ou, ce qui fait le parfait sublime, de ces trois  
choses jointes ensemble.

Boileau.

L'antiquité d'un écrivain n'est pas un titre  
certain de son mérite; mais l'antique et constante  
admiration qu'on a toujours eue pour ses ouvrages  
est une preuve sûre et infaillible qu'on les doit  
admirer.

le même.

C'est par le sublime que les grands poètes  
et les écrivains les plus fameux ont remporté le  
prix, et rempli toute la postérité du bruit de  
leur gloire. Car il ne persuade pas promptement  
proprement, mais il ravit, il transporte, et produit  
en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement  
et de surprise, qui est tout autre chose que de  
plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons  
dire à l'égard de la persuasion, que pour  
l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant

de puissance que nous voulons. Il n'en est  
pas ainsi du sublime. Il donne au discours  
une certaine vigueur noble, une force invincible  
qui enlève l'âme de quiconque nous écoute.

/: Traité du Sublime par Longin :/  
traduit par Boileau

Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin  
de bride que d'éperon. Demosthène dit en  
quelque endroit que le plus grand bien qui  
puisse nous arriver dans la vie, c'est d'être  
heureux ; mais qu'il y a encore un autre  
qui n'est pas moindre, et sans le quel ce  
premier ne pourrait subsister, qui est de savoir  
se conduire avec prudence. Nous en pouvons  
dire autant à l'égard du discours. La nature  
est ce qu'il y a de plus nécessaire pour  
arriver au grand : cependant, si l'art ne  
prend soin de la conduire, c'est une aveugle  
qui ne sait où elle va... Du même ouvrage.



La marque infailible du sublime, c'est quand  
 nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup  
 à penser, qu'il fait d'abord un effet sur nous  
 auquel il est bien difficile, pour ne pas dire  
 impossible, de résister, et qu'ensuite le souvenir  
 nous en dure et ne s'efface qu'avec peine.  
 En un mot, figurer<sup>vs</sup> qu'une chose est véritablement  
 sublime, quand vous voyez qu'elle plaît univer-  
 sellement et dans toutes ses parties; car lorsque  
 un grand nombre de personnes différentes de  
 profession et d'âge, et qui n'ont aucun rapport  
 ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde  
 vient à être frappé également de quelque  
 endroit d'un discours; ce jugement et cette  
 approbation uniforme de tant d'esprits si discordants  
 d'ailleurs est une preuve certaine et indubitable  
 qu'il y a du merveilleux et du grand.

Du même ouvrage

Doit-on préférer le médiocre parfait au sublime qui a quelques défauts? Lequel vaut mieux, soit dans la prose, soit dans la poésie; et lequel a jugé équitablement des choses, doit emporter le prix, de deux ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va plus au grand et au sublime. Premièrement donc ~~je~~ je tiens pour moi qu'une grandeur au dessus de l'ordinaire n'a point naturellement la pureté du médiocre. En effet, dans un discours si poli et si lissé, il faut craindre la bassesse; il en est de même du sublime que d'une richesse immense où l'on ne peut pas prendre garde ~~à tout~~ à tout de si près, et où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible pour l'ordinaire qu'un esprit bas et médiocre fasse des fautes: car comme il ne se hasarde et ne s'avise jamais, il demeure toujours en sûreté: au lieu que le grand, de soi même et par sa propre grandeur est glissant et dangereux.



4

Bien que j'aie remarqué plusieurs fautes dans Homère et dans tous les plus célèbres auteurs et que je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins, j'estime après tout, que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas souciés, et qu'on ne peut appeler proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises et de petites négligances qui leur sont échappées, parce que leur esprit qui ne s'étudiait qu'au grand, ne pensait pas s'arrêter aux petites choses. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également partout, quand ce ne serait qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste.

*De même ouvrage.*

Qu'est-ce donc qui a porté ces esprits Divins à mépriser cette exacte et scrupuleuse délicatesse pour ne chercher que le Sublime dans leurs écrits? En voici une raison. C'est que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse et de vile condition; mais elle lui a donné la vie,

et s'est fait venir au monde comme dans une  
grande assemblée, pour être spectateur de toutes  
les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je  
introduit dans cette lice comme un courageux  
athlète qui ne doit respirer que la gloire.  
C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos  
âmes une passion invincible pour tout ce qui  
nous paraît de plus grand et de plus divin.  
Mais voyons nous que le monde ne s'agit  
pas à la vaste étendue de l'esprit de l'homme.  
Nos pensées vont souvent plus loin que les cieux,  
et pénètrent au delà de ces bornes qui environnent  
et qui terminent toutes choses. — Et certainement  
si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un homme  
dont l'avis n'a été rien en dans tout son cours que  
de grand et d'illustre, il peut connaître par là  
à quoi nous sommes nés. Orsi nous n'admirons  
pas naturellement de petits vices, bien que  
l'eau en soit claire et transparente, et utile  
même pour notre usage; mais nous sommes  
véritablement surpris quand nous regardons le  
Danube, le Rhin, le Rhodan et l'Océan surtout.  
De tout cela il faut conclure que ce qui est utile  
et même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien  
de méchant, comme étant aisé à acquiescer;



mais que tout ce qui est extraordinaire est admirable  
et surprenant. — ) De notre ouvrage.

Le chef d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère.

M. Gaillard.

Inscription pour le buste de M<sup>de</sup> de Sevigné.

---

Son esprit eut suffi pour la rendre immortelle,  
Elle obtint des succès plus doux et plus flatteurs;  
Sans songer à la gloire, elle gagna les cœurs;  
En lui donnant la palme la plus belle  
Pour mille talens réunis,  
L'envie même crut se couronner en elle  
Que la tendresse maternelle  
Dont par la mort et les vint  
Elle sera toujours le plus touchant modèle.

M<sup>de</sup> de Genlis.

~~Le 442.~~

Les vrais malheurs sont-ent-yp' on a pu mériter.

La Chapelle.

Le mépris des grandeurs s'aut mieux que leur conquête.

Le Memo.

Un ami véritable est l'ouvrage d'un Dieu.

Le Memo.

Il est quelques mortels qui, par un noble effort,  
Sont à contempler l'avenir et la mort,  
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,  
D'un bonheur passager dédaignant le mensonge,  
Et pleins du sentiment de l'immortalité,  
S'élèvent vers le ciel et vers l'éternité;  
D'autres, pour qui la vie était un long naufrage,  
Viennent chercher enfin l'asyle du repos,  
L'espoir d'une autre vie et l'oubli de leurs maux.

La Haye.



Stances sur la Mélancolie

Vague mélancolie, es-tu peine ou plaisir ?  
En me livrant à toi, je teus coales mes larmes ;  
Mais cette douleur ou des charmes  
Pleure n'est pas toujours souffrir.

D'une sombre forêt je cherche le silence ;  
Au pied d'un froid tombeau j'aime à me recueillir ;  
Là, je vois qu'il faudra vieillir ;  
Là, je vois la mort qui s'avance !

Lorsque l'oiseau nocturne a quitté le bifurvi,  
Qu'e l'airain gémissant, il joint sa voix plaintive,  
Je viens méditer sur la rive,  
Et je l'écoute sans effroi.

L'air est calme et serein, la rive est solitaire ;  
Seule, assise à l'écart, il m'échappe un soupis.  
Hélas ! quel triste souvenir !  
A de plus doux je le préfère.

Je cacherais toujours mes plaisirs, ma douleur.  
Ah ! qui porterait la crainte, l'espérance,  
Et le bonheur et la souffrance,  
Qui viennent agiter mon cœur !

Je ne confierai pas, deux insouciance,  
Tes aimables secrets, on ne s'en contredrait pas;  
Seule, je chanterais tout bas  
Les charmes de la rêverie.

Brillant astre des nuits, affaibli ta clarté,  
Tu troubles les plaisirs dont mon âme est éprise;  
Je n'ai point changé de devise:  
"Le silence et l'obscurité".

M<sup>lle</sup> Pauline de Brady.

Trop heureux dans la solitude  
Qui peut partager son loisir  
Entre les beaux arts et l'étude,  
L'espérance et le souvenir!  
Qui, les yeux ouverts, y sommeille,  
Et surtout en ferme l'aboi,  
A l'ennuyeux qui nous endort,  
A l'importun qui nous réveille.

M. Arnault.



7  
Hâte toi, vole, imbécille Damon,  
Peux les mers, hante dans Albion  
L'opais brouillure de la Tamise,  
Fais plus encoir; parcoure avec éclat  
Solin, Moscou, Vienne, Rome, et Venise;  
Et nous dirons: ô merveille, ô surprise!  
Un petit sot, il est devenu fat.

Le chevalier Desloges.

Seule dans le fond d'un bosquet,  
Pris du cristal d'une onde pure,  
Elle essentiait un bouquet  
Pour en composer sa parure.  
La belle, d'un air enfantin,  
Comparait avec avantage  
Le lys et la rose à son teint  
Et souriait à son image.

c. n. Desbordes.

Comme la rose dont elle était l'image  
Elle n'a fait que naître et mourir.

Eines jungen freundinn ins Stammbuch.

Ein blühend kind, von Grazien und Scherzen  
Umhüpft, so freundinn spielt um dich die welt,  
Doch so, wie sie sich mahlt in deinem hessen,  
In deiner seele schönen Spiegel fällt,  
So ist sie nicht. Die stillen Huldigungen,  
Die deines Herzens Adel dir errungen,  
Die Wunder, die du selbst gethan,  
Die Preise, die dein Daseyn ihm gegeben,  
Die rechnet du fürs Preise diesem Leben,  
Für schöne Menschlichkeit uns an.  
Dem holden Zauber nie entweichter Jugend,  
Dem Talisman der Unschuld und der Tugend,  
Den will ich sehn, der diesem trozen kann.

Froh taumelst du im süßen Ubersäthlen  
Der Blumen, die um deine pfade blühen,  
Der glücklichen die du gemacht, der Seelen,  
Die du gewonnen hast, dahin.  
Sei glücklich in dem lieblichen Betrüge,  
Nicht stürze von des Traumes stolzem Fluge  
Ein trauriges Erwachen dich herab,  
Den Blumen gleich, die deine Bette schmücken,



8  
So pflanze sie... nur den entferntesten Blicken!  
Betrachte sie, doch pflücke sie nicht ab.  
Geschaffen, nur die Augen zu vergnügen,  
Welk werden sie zu deinen Füßen liegen,  
Je näher dir, je näher ihrem Grab!

Schiller. —

Wie wohlthätig hat sich die Natur an uns  
armen Sterblichen bewiesen, da sie uns die  
Gewohnheit, mit solchen stillwirkenden, aber  
allmächtigen Zauberkraften versehen, zur  
Begleiterin gab! — Carolina Pichler.

Lächerliche Aumassung! was vermisset sich  
der Mensch, das Schicksal eines Andern auf  
Jahre hinausfeststellen zu wollen! Es rollt  
die Zeit unaufhaltsam, ~~es~~ es schafft und  
zerstört die Natur unablässig, und nicht der  
nächste Augenblick ist in unseres Gewalt.

Die selbe Zeit.

Welche Macht der Sympathie und des gegenwärtigen  
Ansehens! Ich hatte nicht mehr gehört

als ich schon vorher wusste, ich war auf  
alles das vorbereitet; und doch hatte ~~g~~ der  
ganzen Schrecklich langen Weg über keine  
erleichternde Thräne meinem Herzen Luft  
machen können. Jetzt fließen sie häufig...  
ich schämte mich nicht, sie fließen zu lassen;  
sie erleichtern mich unaussprechlich, ich fühle  
mich gestärkter, ruhiger. Der Anblick so vielen,  
so gegründeten fremden Jammers gab mir  
Kraft, mein eigenes Unglück zu ertragen.  
Wie schwanden die Klagen über eine zerstörte  
Liebe vor diesem namenlosen Schmerz einer  
gebeugten Wittwe und fünf vaterlosen Waisen  
in Nichts zurück!

C. Dichter.

Ist es vielleicht das allgemeine Loos der  
Menschheit, das uns die Erwartung mit  
schöneren Versprechungen schmückt, als  
die Wirklichkeit hält? Und liegt dies in der  
Natur des menschlichen Herzens, das, allzu  
selbstsüchtig, mit keiner Freude, wie die  
Wirklichkeit sie bieten kann, zufrieden

ist.<sup>2</sup> oder, ist das ein Zeichen, das in unseren  
 Seelen ein Ideal von Seligkeit liegt, dem  
 kein irdisches Vergnügen entsprechen kann,  
 weil nichts Irdisches hoch und rein genug ist,  
 um jenes himmlischen Bildes in ihrer ganzen  
 Schönheit zu verwirklichen? und sollte das  
 nicht ein Beweis von unserer mehr als  
 irdischen Abkunft und Bestimmung seyn?  
 Damit habe ich mich schon oft zu trösten  
 versucht, wenn mein begehrlisches Herz so  
 gar keine Befriedigung in den Gegenständen  
 fand, die mich umgaben; ein Fall, der mir,  
 seit ich aus dem Schooße der Meinigen  
 gerissen wurde, viel öfter als vorher begegnet ist.

L. Pichler.

Ist es mir überhaupt vom Himmel bestimmt, je  
 glücklich zu werden? ist es irgend einem Menschen  
 bestimmt? Ich werde ruhig und ziemlich zufrieden  
 seyn; und das ist das Loos der Menschheit, die  
 unauslöbliche Stempel, den jedes irdische Geschöpf  
 jede Einrichtung, jedes Verhältniß trägt. Mittelmäßig-  
 keit, Halbheit ist ihr allgemeine Charakter



und jede Ideale von vollkommenem Glücke  
oder überhaupt von Vollendung, leben nur  
in den Schwärmerischen Herzen junger guter  
Menschen, ehe sie in die Welt treten, und ihr  
Geschlecht und die Verhältnisse kennen lernen.  
Ach, mit welchen Hoffnungen, Aufsichten,  
Erwartungen trat nicht auch ich in die Welt! Wie  
leicht schien es mir, alle ihre Freuden mit den  
stillen langgenährten Wünschen meines Herzens  
zu vereinigen! welches lachende Zukunft  
sah ich entgegen! und nun? Noch ist kein  
volles Jahr verfloßen, seit ich den einsamen  
Schauplatz meines Jugendtraumes, meines mütter-  
lichen Verlassens habe: und welche Erfahrungen  
habe ich gemacht! wie bin ich von allen Seiten  
beraubt, arm, verlassen! wie öde ist alles um  
mich! O, wo sind jene Bilder hin? Wohin  
ist meines ersten Jugend Glück? ...  
Verloren, versunken im Ocean des Weltlaufes  
von kleinlichen elenden Zufällen und Begeben-  
heiten, wie von tausend Wellen, dahingerafft,  
auf ewig verschlungen!  
Da allein, dein Herz, deine Liebe sind mir aus

10  
jenes goldenen Zeit, wo ich in der ganzen Welt  
nur gute Menschen und einfache Verhältnisse  
glaubte, aus jener Zeit warmer, wohlthätiger,  
niegeträübtes Gefühle übrig. Wie ein Stern aus  
besseren Gefilden der ~~Nube~~ strahlt deine liebevolle  
Theilnahme allein und leidend in die Nacht, die  
mich umgibt, herüber, und gibt mir Kraft, nicht  
ganz zu unterliegen. Wenn ich dich nicht hätte  
liebe Schwester, was würde aus mir werden?

f. Leonore f. C. Pichler.

In der Kindheit und Jugend, wenn unsere Begriffe  
noch verworren, unsere Empfindungen unentwickelt  
sind, und eine ungezügelter Phantasie der irrenden  
Verstand beherrscht, wenn späterhin Leichtsinns- oder  
Leidenschaft unsere Seele mit unrichtigen Vor-  
stellungen erfüllen, und süße Täuschungen,  
geliebte Vorurtheile und Frothömer selbst die  
jugendliche Vernunft auf ihre Seite zu ziehen  
wissen, da gleichen wir ohne Charakter und  
Grundsätze den jungen Bäumen ohne gebildete  
Krone und starken Stamm. Sollen wir aber  
als denkende, vernünftige Wesen aus von Bäumen  
beschämen lassen, und gedankenlosen Aflanzen.

in der Ausbildung unseres selbst weichen?  
Nein, wie die jungen Sträucher jedem kommenden  
Frühling einige nutzlose Zweige ablegen,  
und sich nach und nach zu schönen Bäumen  
bilden, so sollen auch wir mit jedem Jahre  
unseres Lebens, mit jedes erworbenen Kenntniss  
und Erfahrung einen Theil unseres Fortwärtens,  
Vorurtheile und Fehler ablegen, bis endlich  
unser ausgebildeter Charakter dem Baume  
gleicht, der unigernützig Schatten und Erquickung  
gewährt, fürs Wohl des Ganzen thätig wird,  
und in Erfüllung der Pflichten gegen Andere  
das <sup>Ziel</sup> seines Bestehens erreicht.

f. Gleichnisse von Schiller:)

So, meine Freundin! die Vorsehung ist göttig und  
weise im kleinsten wie im Größten. Nichts  
geht in ihrer Haushaltung verloren, nichts  
bleibt ohne Wirkung, ohne wolthätige Wirkung  
für das ganze. So wenig ein Obstkern vergebens  
abfällt und verweset, eben so wenig geht die  
kleinste Folge unserer Handlungen verloren,  
wenn gleich wir kurzsichtige Sterbliche oft  
das Gegentheil zu sehen glauben, und uns



so manche Ursache ohne Folge, so manche Kraft  
ohne entsprechende Wirkung zu bleiben scheint.  
Jede gute oder böse Handlung, jede Anreizung  
zum Übel, jedes Beispiel stilles Tugend, bringt  
gewiss eine Veränderung in dem Kreise, der aus-  
umgibt, hervor, und diese verbreitet sich still  
und Unbemerkt, bis wir vielleicht nach langer  
Zeit, wo wir bereits ~~ganz~~ ganz die erste  
Veranlassung vergessen haben, mit Freude oder  
Schrecken die Folgen erblicken, die ausgehen  
von uns aus dem kleinen unbedeutenden Keime  
erwachsen. O möchten unsere Handlungen  
immer den edeln Obstkern gleich, die  
still und geräuschlos ins Gras hinfallen, aber  
späterhin zu nützlichen Bäumen erwachsen, und  
einst noch dem Enkel Erquickung und Schatten  
geben.

Dieselbe.

Süßes Bild der innigen Freundschaft und Liebe  
zwischen Gleichgestimmten Seelen, bey gleichen  
Verhältnissen, wein keines mehr fordert als  
leistet, keines mehr empfängt als gibt, und kein

Mifton erzeugt durch den Unterschied des  
Standes, der Jahre, der Gemüths den schönen  
Zusammenklang stört; wenn eines denkt, liebt  
und lebt wie das Andere, des Einen Fehler  
in die guten Eigenschaften des Andern passen,  
und so die beyden Seelen sich zu einem schönen  
Ganzen vereinigen, das jedem Unfall trotzt, und  
das nicht für diese Welt allein dauert!

Scivelke

D'ailleurs il est deux espèces de sensibilité.  
L'une nous attendrit sur les malheurs de  
nos égaux; pousse son intérêt dans les rapports  
du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint  
les plaisirs ou les peines des grandes passions  
qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes.  
Voilà la seule sensibilité que veulent reconnaître  
plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup  
plus rare et non moins précieuse. C'est  
celle qui se répand répand, comme la vie,  
sur toutes les parties d'un ouvrage: qui  
doit rendre intéressantes les choses les plus  
étrangères à l'homme: qui nous intéresse au  
vieux au bonheur, à la mort d'un animal

et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, ou l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs; à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspirait Virgile lorsque, dans la description d'une prairie qui moissonnait tous les animaux, il nous attendait presque également, et sous le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits. C'est elle encore qui s'inspire, lorsqu'un sujet d'un jeune arbutte qui prodigue imprudemment la luxurieuse prématurité de son jeune feuillage, il demande grâce au feu pour sa fièvre et délicate enfance. Le genre de sensibilité est rare, parce qu'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales mais à une surabondance de sentiment qui se reprend sur tout, qui anime tout, qui s'interpénètre tout; et tel poète qui a remonte des vers tragiques après humeur, ne pourrait pas écrire dix lignes de ce genre.

L'Abbi Lelille.



Wo ist nun der Winter mit seinen Schrecken?  
Wo sind die düstern Bilder, von Abschied und  
Tod? vergessen über den Aufrichten kommenden  
Freuden, verschwunden vor den leuchtenden  
Strahlen der Hoffnung. So mächtig ist ~~in~~  
ihr Hauber, und so wohlthätig weise die  
Einrichtung der Natur, daß sie, wenn die  
Wirklichkeit gar nichts mehr zu bieten vermag,  
was wenigstens die Knospen künftiger Blüthen  
zeigt. Nicht allein im Frühlinge des Lebens  
wo die weite Welt den kühnen Blicken offen  
steht, schwebt die freundliche Hoffnung  
glänzend vor dem freudigen Blicke, auch in  
den heißen Tagen des häßlichen Alters, auch  
in frühen Stunden knüpft sie mit geheimen  
Fäden Lebenslust und Kraft an das wund-  
terte Herz, und läßt in ihrem Hauberspiegel dem  
Greise, vor dem diese Welt in wichtige  
Schatten zerfließt, die künftige schönere empor-  
steigen, und schmeichelt ihm tröstend mit  
dem Wiedersehen vorangegangener Lieben.

L. Pichler.

des Saisons / par Saint-Lambert / d'Autoune /

Mais l'Autoune offre encore d'autres amusemens,  
Du le courage et l'art mènent à la victoire.

Dieu dans les juns se propose la gloire.

Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,  
Et d'échos en échos roule dans ces déserts?

La Discorde, Bellone ou le Dieu de la guerre,  
Par ce bruit affrayant menacent-ils la terre?

De la vaste forêt l'espace en est rempli,  
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;

Un monarque des bois la guerre a déclaré.

Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,

Et des chiens dévorants, en groques dispersés,  
De distance en distance, autour de lui placés.

Là le cerf fonce, devant sa tête altière,  
Bondissant sous son maître et frappant la brousse,  
De la course tardive appelle les instants.

Mais on part, il s'élance; et des sons éclatans,  
Sur les traces du cerf dont la lueur est empreinte,  
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.  
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,  
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.

La route sur le sable est à peine tracée ;  
Il devance en courant la vue et la pensée ;  
L'œil le suit, et le choque aux lieux qu'il a quittés  
Ses cruels ennemis par le cos excités,  
S'élevât par les pas au Sommet des montagnes,  
Où fondent à grands cris sur les vastes campagnes.  
Effrayé des clameurs et des longs harlemens,  
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,  
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :  
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,  
En saisit mieux alors ses experts vagabonds.  
Il écoute et s'éclame, et s'élève par bonds.  
Il voudrait ou confondre ou dérober sa trace,  
Se dérober du sable, et voler de l'espace.  
Etelus ! il change en vain sa route et ses retours,  
Dans le taillis obscur il fait de longs détours :  
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,  
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,  
Où, couvert de leur sang, consumé de desirs,  
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.  
Il force au jeune cerf à courir dans la plaine,  
Pour présenter sa trace à la meute inépuisable ;



Mais le chasseur la guida et prévint son erreur.  
Le cerf est abattu; tremblant, saisi d'horreur;  
Son armure s'écaille, et sa tête est penchée;  
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.

Il entend de plus près des cris plus menaçants,  
Et fait pour fuir encore, des efforts impuissants.  
Ses yeux oppressés laissent tomber des larmes.

Ala troupe en faveur il oppose les armes:  
En vain le désespoir le ranime un instant;  
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

---

O Macht der Gewohnheit und der Zeit, wie  
wohlthätig ist deine Gewalt; stille! für den  
Menschen, den e Vaters und Schicksal so vielen  
Veränderungen hilflos bloßstellte! Mit sanfter  
Hand läfstest du die eisernen Rinde des Un-  
glücklichen, die ihn im ersten Augenblicke  
wund zu drücken drohten; ihr Druck wird  
endlich unspürbar und ihr Verlust zuletzt  
empfindlich. Du lehrest uns das, was uns  
einst unentbehrlich unentbehrlich scheint, als  
überflüssig betrachten; du lehrest von dem

bittersten Schicksal noch eine gute  
Seite aus zu, und unter Deinen Leiden -  
Witten keinen selbst in Wüsten Klammern  
heben.

C. Pickles.

La plus noble conquête que l'homme  
ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux  
animal qui partage avec lui les fatigues de  
la guerre et la gloire des combats. C'est  
intrépide que son maître, le cheval voit  
le péril et l'affronte; il se fait au bruit  
des armes, il l'aime, il le cherche, et s'assure  
de la même ardeur: il partage aussi les  
plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la  
course, il brille, il étincelle: mais docile  
autant que courageux, il ne le laisse point  
emporter à son feu; il sait réprimer ses  
mouvements; non seulement il fléchit sous  
la main de celui qui le guide, mais il  
semble consulter ses desirs, et obéissant  
toujours aux impressions qu'il en reçoit.

il se précipite, le modere ou s'arrête, et  
n'agit que pour y satisfaire: c'est une  
creature qui renonce a son être pour n'exister  
que par la volonté d'un autre; qui sait même  
la prévenir; qui, par la promptitude et  
la précision de ses mouvemens, l'exprime, et  
l'exécute; qui sent autant qu'on le desire,  
et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se  
livrant sans réserve, ne se refuse a rien, sort  
de toutes les forces, s'écoule, et même meurt  
pour mieux obéir.

Buffon

Wzrostek z Woyny Chorimskiej.

Z dalekich kraïu roty pozbierane,  
Kwapie na wyszta od tronu wyroki;  
Gdzie Eufrat wody szeroko rozlana  
Pzemi pomizdzy nadbrzeziue opoki,  
I kiedy Tygrys ~~z~~ sptawy poigdana  
Vosi, w swych nurtaek szybki i glzbocki;  
I gdzie Araxes szumigly na gtazie,  
Rwie twarde brzezi w skalistym Kaukazie.



Ogromnym spadkiem będy Nil wspaniały  
Wchodzi, i Egipt wolnym biegiem poide,  
Żyjąc powodzą ożerwia kraj cały,  
I siedmiorakiem wstępem wpada w morze.  
Stawa Namiłów poczet chwały,  
I Maurytany najpierwsze w wyborze.  
Wnogiemi tłumy nadchodzą w te śtrody,  
Z zachodnich krain czarne Etyopy.

Piaszczystych stepów błękitni mieszkańcy,  
Idą Arabi stożem ogorżale;  
Nadmorskich brzegów idą krnąprni braniey,  
Faru, Algieru iunaki zachwale:  
Idą prorockiej ziemi wychowawcy,  
Mekki i Medyna hufce okrzewale.  
Za niemi pociąży ochotników wiele,  
Od puszczy Libańskich i góry Harmela.

Któż obige zdola mnogość zjadłej drżacy?  
Snują się coraz tłumy nieśliczone,  
Patrzy monarcha na lud hotbowniczy,  
Patrzy z weselem na puthki skupione.

Już' mnogie państwa inniema mieć w zdobycy,  
 Pół tym widokiem żędra rozjuszona:  
 A dumny mocą swego majestatu,  
 Weniast się nad cztoką, i pogroził Światu.

— J. Krasicki. —

Gdybym był królem, lub jaśnie wielmożnym,  
 Chciałbym mieć serca sług, albo poddanych:  
 Nitosi powszechna czyni cztoka-możnym;  
 Stawia w kurzyściach nierozważanych.  
 Nawit się przyda rozkazywać słowinym?  
 Czyli' nie lepiej mieć obowiązanym?  
 Słarby, orze, wszystko to rzecz ptocha:  
 To grunt, gdy sługa pana swego ducha.

Cigika niech dostać poddanych żęgliwych:  
 Graia podległości prawo rozkazywania.  
 Już' się przebrało na sługach poczeiwych,  
 Same nierówności wibrytem od kochania.  
 Hardosi w zamysłach swych popędliwych  
 Słdzi na osłep, i ptocha nagania.  
 Pan wszystkim winien, wszystkim w odpowiedzi:  
 Dłaczęć winien? bo najwyższy siedzi...  
 J. Krasicki

Bajka czystości sens moralny miści;  
I tąd Erop białej sprawiedliwie stygnie.  
Zle czyni, który gardzi przypowieści,  
Smaczny to owoc choć wprosty Tajni.  
Dzwigaj stoły wybornych uszy tylko pieści,  
Jeśli z nich zdatna nauka nie ptygnie.  
Vateneras blaszkiem ozrym tylko śaśnicą,  
I nakręcał próchno świecę, a nie grzeić.  
Kehymisf

Szargicia na świecie drogi kłyte, śliskie;  
A każdy chwile do mety się spieszy.  
Uwielbia nader ieden stany niskie,  
Chce być ukrytym w pospolitą rzeszę:  
Drogi w miemania, że honory bliskie,  
Ogładny w istocie, nadzieją się ciszy.  
Tym czasem, kiedy los Szargicia zagrozi,  
I tron nie wesprze, i mironie zaszkodzi.

Fortuna stawiając kroki niebaerz,  
Przypadkiem tylko skłania się i kładzie:  
Choć iey wyroki ptoche i dziwaczne,  
Przeżyć to czynić musiem, co osądzi.



W momencie wruszyć zdota stany znawca:  
 I lubo w swoich procederach błądzi,  
 "Przeir chci staba, i ślepa, i głucha",  
 "Kady iż wielbi, i kady iż stuka."

" J. Krawicki /: Chymis: /

Wolności! której dobra nie docieka,  
 Gmin iarimu zwąty, niezemny i pusty,  
 "Echo dusz wielkich! ozdoba otowiena!"  
 "Stumieniu, enoty zaszczytany irodty!"  
 "Tys' taserą twoich Polaków od wieka",  
 "I ciebie się pasmem sergicia nasze wiody."  
 "Wizkszaś nad przemoc; a kto ciebie godny,  
 Pokruszył iarimo, albo padł swobodny."

" J. Krawicki /: Wogna Cho: /

Przedniata ciemności, a dzień woty był prośa;  
 Kiedy się miłym switanie zaczął,  
 Już słabo błyszczące poraywały zorze,  
 I wschodu wdziżena zbliżała się godzina,

Naj gwiazdy błunigze zapadły w morze,  
Gdy się przyjemna odkryła dolina.  
Strumyk i z wąski krztym biegiem danielit,  
A stach rokoszonym mowieniem weselit.

Stodkim śpiewaniem ptaszęta rolicane,  
Wschodzące ~~do~~ zornia, co żywo witaty,  
A na przemiany echa okoliczne  
Pneumatycznym iskiem pieśni powtarzaty.  
Odkryta rosa dąby niebotyczne,  
Kwiaty <sup>się</sup> błunigzym ciężarem zginaly.  
Powabna świeroci wzniośta zapach miły,  
Którym <sup>się</sup> rosa kwiaty napoiły.

Krański .

Nadziejo wdrżana! tyś wyparciem otworzona:  
Choć się pasmo nieszczęścia wysila,  
Choć się fatalny los na niego czeka,  
I cię najgorsza grozi zguba chwila;  
Skoło ukarzesz pomoc choć z daleka,  
Tobą się umysł strapiiony zasila...  
I choć w nieustannym idzie, płacze, wzdycha,  
Gdy na się spojrzy, nędrze się uśmiecha.  
Z tego samego

Przyjemności; ten wyraz słodkie i lekkie, który  
dobrze da się używać, który tyle  
dziećkom daje zalety, jest najwzniekszą zaletą  
Krasickiego. Między tylą pisarzami, z Grecji  
Homer, Anakreon i Xenofon, z Latiniuków  
Horacyusz i Wiergiliusz, La Fontaine i Fenelon  
z Francuzów, z Włochów Ariost, ten pośredniwy  
przymiot posiadali. U nas Krasicki nim  
był udarowany. Więcej jest Autorów, którzy  
znali piękność, niż tych, którzy mieli przy-  
jemność, i ci ostatni więcej mają miłośników.  
Te same skutki przyjemności w dziełach rokoma-  
co w poezji, słuszenie piękny naswaney, sprawicie.  
Sama piękność Radziwila, przyjemność przigga  
i obowiązuje: na tamtą lubimy się zapatrywać  
z tą obcować i żyć pragniemy. Tamta nas  
surowemi zostawia sztykami, ta zniewala do  
postroiania: kamykanyj oczy na wady, brzytnij  
je przed sobą, wymawiamy. Przytęż Krasickij  
widziemy w nim wiele, oregobysmy widzieć nie  
chcieli; postrzegamy, że w rymowaniu naszym  
leut to nadto wolny, ~~to~~ to polszczyzna nie



zawsze dość krytyczny, że w niektórych miejscach  
widać prośpiech i niepoprawę; tylko jednak  
i tak świetnymi przymiotami, a osobliwie  
czarniejszym przyjemnością, te wady nadgrada,  
że prawie czytelnikowi odbiera sposobność  
ich dostrzeżenia, a najsurowszy krytyk,  
niezły i go stadyca, zapomina o wadach,  
drwi się dowcipowi, i piśmami jego nasycić  
się nie może. — Tak to stadyca, ten dowcip,  
ta sztuka podobania się, data mu wpływ  
najwyższy w opinii swego wieku. Niemasz  
w kraju tak usunionego kaktus, do którego  
iego dręta nie doszły: nie masz człowieka,  
który by umiał krytykować, a nie krytykować  
On bawig i rośmieszając, był najlepszym  
nauczycielem. Kładę stan, kładę wiek  
Znajduje w nim oświecenie i rozrywkę.

F. Drachowski

Wypis z Pieśni Odyana.

Już się ku pierwszemu ziomu zabierato,  
 Poranek odurzył kromię okarata:  
 Petne odwagi i mężyny ochoty,  
 Jęz na wodzem Swarzanowe rotę.  
 Potrącił kukulcu się Holmar błednicie,  
 Jęz się oszerepu, waiy się i chwicie:  
 Wypart się na broni, broni Oycy swego,  
 Którą mu ptanę data matka jego.  
 Padł, iako iawor na wienichotkach Mory.  
 Złazł kukulcu, srodze rozrzucony,  
 Sam tytko zostat, iako skata w burzy,  
 Co ię pienista fala zewsząd nurzy.  
 Grom na niego petanie, a ta w mocy swojej  
 Mimo grom, fale, niewzruszona stoi.

.....  
 "Ci co błądy wędawali głośnie,"  
 "Padli Rycerze; powtarzał ślisko nie:  
 "Lęz na piaskach braci mroich zwłoki.  
 "Dachy wypaniały, co po nas obłoki

„Biaaie teraz, przybliżcie się do mnie,  
 „Po was ja ptaie, stawcie się przytomnie.  
 „W piusarach Tury już odtąd ozięde;  
 „Odtąd przestawai z wami tylko będzie,  
 „Ogień smutny, wśród drickiej kaiszy,  
 „Laden iu' z Bardów o mnie nie ustyszy.  
 „Bragello moja! raptus, żono msta,  
 „Laptus, wieznego mgła utraita!

Krasicki.

### Fiugol do Oskara

Wnuku, niekt Fiugol, dobrze się u sprawiales;  
 Serce dziadowskie dziś uradowates:  
 Zaprawites się za Lokliu'ców stranie,  
 Serce mi rośnie, kiedy patrie na cię.  
 Rklubie się z tego zem iut twoim dziadem,  
 Jdź prodków twych nieiniertelnym śladem;  
 Trenmor i Pratal, świat dziełmi zdziwili,  
 Jdź za ich śladem, i tydzie, iacy byle.  
 Dziełami swoimi gnył hardych, lachwatych



Stabych osuszdzaj, a w rybach wspaniałych  
Brodzi ludu: niech<sup>li</sup> w sercu twoim mieszka:  
Będzie mu iak wieśdka co się z trawą pieści.  
Taki był Pratal, Tremmor, gdy lud wodzit.  
A Singal, co się od nich nie odrodzi,  
Nie cierpiat nigdy, żeby nyzdany wzdychat:  
W cieniu mey starcy strapiony oddychat.

II Krawicki.

### I piewi Oryana

Jak wiatr co chmury przedzi w jedną stronę,  
Tak na głos wodza wojska, zgromadzone:  
Głos ten doniosły, co na boju wodzit,  
Radsiym wdzigłemu chwasi - wypogodził.  
„Przei, rzekł Singal, na zwycięzkie boju,  
Będzie ci z wami, idziei dzieci moje;  
Na tym prągotku będzie miem mój bitynat:  
„A jeśliż was przeciwnik uciemat,  
„Jawas wspomogę; lecz na co wspomagać,  
„Na co wam w mżnym boju dopomagac?  
„Wy sami odnieś zwycięstwo dołacie,

„ Na czele waszym syna Morny maie ;  
„ On was wieść będzie, on się pierwszy stawi,  
„ On się pieśniami Bardów naszych wstawi.  
„ Duchy rycerzów naszych zramienite,  
„ Duchy ! w obłokach powietrznych zakryte,  
„ Wierni mieszkańcy szersławey ziemi,  
„ Wy niegdyś wierni moi towarzysze ;  
„ Jęli który z tych mocarstw padnie,  
„ Przyjmie go poczet wasz wybrany snadnie.  
„ Wiechaj na wzniośtach wiatrów unoszeni,  
„ I na kraiu naszych rockoszy przestroni,  
„ Kiedy w snach wdziganych do żywotnych śpieszą,  
„ I mnie niekiedy wasprą i pocieszą.

Filtan ! Oskar ! i ty Bryn dworny,  
Przebie, wstępujcie w ślady syna Morny :  
Bądźcie pamiętni na ojców przykłady.  
O dzieci moi ! czy z mocy, czy z zdrady,  
Gdybyście padli, pośredbym za wami :  
Alw ten wasz duch mój z waszemi duchami,  
Wspólnym młotem ogniwem złączony,  
Buciatby i wszere nad wierchołkiem Morny.

Krasicki

Po

## Z pieśni Olympa

Brent Fingal: cichay odpoczywa z niemi  
 Mój syn Kochany, a z rykosimi swemi  
 Niszczy i Orli na to mięso zwłoki,  
 Cich i on spocznie nad temi protoki:  
 Cichay wraz z niemi spocznie rykosintody.  
 Ptasia Monwena dziwice i lody!  
 Obadwa, iako intode latorośli,  
 Jak intode Dąbki, w cieniu dawnych rośli,  
 Obadwa padli. Patrz! Ptasia miły,  
 Jaką ich chwatz dięta nabawity:  
 Będz tak iak oni, ale wiekay dłużej,  
 Pizkuaner stawa, kto na nieg zastaw.  
 Straszna ich postać, kiedy byli w boju,  
 Ale mój Ryko wdzięczny był w polowu:  
 Tak był przyimny, iak po grimoie tura,  
 Ozdobnym piórem gdy niebo uwienio.  
 Spi im na wieki mój Kochany Ryko,  
 I nasze chwałę pomatu upytano:  
 Póćnij, czy przędy, i tworiny i śmiaty,  
 Póćnij tam, kiedy pokój ~~wieści~~ wiastowały.

Salis nad tysem marzykat Pingala.  
Któż poypnie crutośi Othjana żalu,  
Gdy ciebie strasit? Nie masz iż mój bycie!  
Gdzie twe orzje, gdzie groty zabójcze?  
Gdzie ois głos wdrizany, donośny, ogromny?  
Zniknęto wirytko; zgnębiaty, utomny,  
Satam się nędzny pomiędzy zacisze.  
Dami się czasem, że twój odgłos słysze,  
Szleśt to wiatru; do mogety wracam,  
A gdy nie widze, drąga; także macam.  
Ze mehu i z żelaza twój grobowiec kryszere,  
Smutno protoki mowier, i wiatr swierzy.

Kraicki.



## Vie future

Sceptique, qui que tu sois, toi qui prétends  
que t'auec, cette portion de la divinité dont  
le Tout-Puissant a doué tous les êtres capables  
de penser, sera vivante pour jamais, c'est-  
à-dire pour autant de temps qu'est l'éternité, en-  
emploiera à parcourir la durée sans fin,  
Vis moi si tu le peux, pourquoi toutes les  
nations, tous les peuples, quoique différents  
entre eux par leurs lois, leurs usages, et leurs  
mœurs, se réunissent tous comme de concert  
pour attendre une autre vie, ou le juste sera  
récompensé, et le coupable puni? Pourquoi  
les poètes ont-ils imaginés les Champs-Élysées,  
les Nées du Tartare, du Styx, et du Cocytus?  
Pourquoi les fils de Héli ont-ils inventés un  
paradis qu'ils ont peuplé de jeunes Nymphes  
d'une beauté ravissante? ou plutôt apprends  
moi pourquoi sur les bords du fleuve Oréocle  
ou jamais les lianes n'ont porté leurs fleurons  
le Sauvage Indien a formé le rêve d'un monde  
plus heureux, edistant derrière ses montagnes

Dont le sommet est caché dans les nues.  
Pourquoi existe-t-il dans le cœur de chaque  
homme un bienveillant moniteur qui anime  
rétend, instruit, dirige et encourage? Pourquoi  
se fait-il que l'idée seule d'un mal que nous  
avons pu échapper à la connaissance des autres  
nous contriste, tandis que le souvenir d'une  
bonne action même ignorée nous console et  
nous réjouit? Mais si la Maladie, la  
vieillesse ou le chagrin nous conduisent sur le  
bord du précipice, où la mort nous attend, la  
conscience alors ne nous fait-elle pas sentir  
avec une force irrésistible l'empire absolu  
qu'elle a sur nous? De quelle horreur en  
effet n'est pas peinte à l'âme du prochain  
mourant! Comme il tourne des regards furieux  
vers le monde qui lui échappe! le plaisir le  
tourment, l'avenir l'effraye. L'homme  
de bien au contraire, s'endort du sommeil de  
la paix; c'est en souriant qu'il dit un  
adieu adieu à toutes les choses périssables,  
dont il n'a joui qu'en passant.

J. Glynn Traduit de l'Anglais.

Le précieux calm de l'ame que toutes  
 les richesses de la terre ne sauraient nous  
 donner, et que la fortune la plus cruelle  
 ne peut nous ôter, est l'apanage de la  
 vertu. Quel avantage plus précieux pouvons nous  
 desirer ici-bas? On trouve sans elle de  
 l'humilité au milieu de l'opulence, de la  
 justice chez un vainqueur, de la beauté dans  
 l'effard, et les sollicitudes du bien public dans  
 une tête couronnée? Insensés! que nous serions  
 à plaindre si le ciel ne nous récompensait  
 qu'avec des futilités, qui font ici l'unique  
 objet de nos desirs!

Prenez vous au reste que ce soit dans les  
 talents les plus brillants qu'on trouve  
 des avantages plus réels? Dites-moi, ce que  
 vous entendez par un savant? Un savant  
 n'est-il pas celui qui sait combien est  
 étroite la sphère des choses qu'il peut  
 apprendre, qui s'est mis en état de juger  
 des défauts des autres, et de sentir les siens  
 propres.

Exprimez donc cette vérité, qu'il vous suffira  
de savoir, c'est que la vertu seule fait le  
bonheur de l'homme sur la terre; elle seule  
peut nous assurer une paix constante, et nous  
procure le bien sans mélange de mal; sa  
juste récompense ne peut lui manquer, elle est  
toujours heureuse, soit qu'elle reçoive, soit  
qu'elle donne; sa joie est ineffable, si elle  
parvient à son but; si elle ne réussit pas,  
elle ne saurait être malheureuse, pourqu'elle  
n'a rien à se reprocher; ses jouissances  
quoique nombreuses, ne sont jamais accompagnées  
de satiété, et les consolations augmentent à  
proportion qu'elle est plus éprouvée par  
l'adversité; la joie bruyante que la folie  
se plaît à faire éclater n'a rien de comparable  
au bonheur ineffable d'une âme réunie par  
la vertu; elle sait tirer du bien de chaque objet  
et de chaque circonstance; elle est toujours  
active et cependant elle n'est jamais fatiguée;  
il lui restera encore quelque chose à désirer  
tant qu'il y aura un malheureux sur la



l'un, mais on ne la verra point déconcertée  
s'il y en a un seul d'heureux ici bas. Qui  
ne désirerait pas de voir tous les souhaits  
accomplis, puisque vouloir étendre son empire  
est vouloir augmenter le nombre du bonheur?

Pope

Immortalité de l'âme.

Où Platon, tu raisonnais bien; oui, notre  
âme est immortelle, autrement d'où nous  
viendrait cette douce espérance, ce desir ardent  
si cher à notre cœur, qui nous fait soupirer  
après l'immortalité? ou bien quelle serait  
la cause de cette crainte intérieure, de  
cette secrète horreur qui nous font redouter  
le néant? Pourquoi notre âme se reploie-t-elle  
sur elle-même et recule d'effroi à l'idée  
seule de sa destruction? N'est-ce pas la  
divinité elle-même qui agit en nous? Sans  
doute c'est le ciel qui montre un avenir  
à l'homme, et qui lui donne la preuve

d'une terrible Eternité ! Souvenir agité  
et terrible ! combien d'espaces inconnus  
nous faudra-t-il parcourir ? quel nombre  
et quelle variété de scènes nous aurons à  
découvrir ! L'intervalle immense qui nous  
en sépare est devant nos yeux ; mais il  
est obscurci par des ombres, des nuages, et  
des ténèbres qui l'environnent de toutes parts.  
C'est cependant là qu'est notre demeure. S'il  
existe un être supérieur à l'homme, comme  
la nature le manifeste hautement par tous  
ses ouvrages, il doit sans doute aimer la  
vertu. Alors celui qui la pratique peut  
se prétendre au bonheur.

(Addition)

## La Douceur.

Une rose venait d'entr'ouvrir son sein vermeil  
aux rayons naissans de l'aurore ; la gelée  
qui était tombée s'avait renversée profondément,  
elle était recouverte d'une eau cristalline.

qui par son poids fâcheux, faisait pencher  
 sa tête superbe; son calice était tout plein,  
 et l'eau tombait de ses feuilles. Tout semblait  
 ainsi prêt de agréables fictions à une imagi-  
 nation vive; on eût dit que cette fleur sensible  
 versait des pleurs à mon approche, dans la crainte  
 de se voir séparée du jeune et tendre bouton  
 qui avait osé près d'elle sucer même un bréteau.  
 J'en approchai la main; je la saisis, quoique  
 dans ce contre-temps; je la détachais, toute  
 meurtrie qu'elle était; alors je secoue rudement,  
 trop rudement, hélas! Je la cape, je la romps;  
 elle est à tene. — Ah tu serais-je, c'est  
 ainsi que beaucoup de gens, dépourvus de  
 délicatesse, sans pitié pour le sort des autres,  
 osent déchirer et briser un cœur déjà oppressé  
 par les peines et les chagrins. Si j'avais attendu  
 un temps plus opportun pour cueillir cette rose,  
 elle eût pu s'épanouir entièrement à côté du  
 bouton qui relevait son éclat; si je l'eusse  
 secouée avec plus de précaution, elle eût

more. pendant quelques temps riera la  
vue et l'odorat. De même une larme  
essuyée avec un peu d'adipe pourrait  
être suivie d'un sourire.

Euraght.

15. Strophe.

Sie drückt seine Hand, von Ketten schwer,  
Aus Herz, und neigt das Haupt, und ist entschwert,  
Gesäuselt, wie ein holdes Fraum entflieht.

Und was sie hier? Und ist es jetzt allein?

Ob seiner Kette hier glänzt nicht ein Edelstein?

Ach! eine Thräne ist, die heiligste von allen,  
Von Mitgefühl erzeugt, von Gottes Hand so rein,  
So klar geschliffen, und für fremden Schmutz gefallen!

O Thränen! theurer Schmuck, der in der Frauen augen  
Unwiderstehlich überredend strahlt!

Ihr könnt, der schwachen Kraft, zu Schutz und Angriff  
Als Schild und Spies gebraucht mit siegender  
Taugen,  
Gewalt.



O flieh! Um Weisheit ist, um Jugend ist geschieden,  
 Wenn wir zu heiß, zu lang, in diese Dörfer sehen,  
 Und eine Thrän' aus Cleopatras Augen  
 Verlor die Welt, hieß einen Helden fliehen!  
 Doch gem sey des Triumvirs Schuld verziehen,  
 Wenn Andre, nicht die Welt, den Himmel selbst  
 Verschwendend,  
 Des Menschheit argem Feind ihr Seelenheil verpfänden,  
 Um von des Buhle Stirn in Wölkchen Grams zu wenden.

Aus der L'assas, eine Erzählung von Lord Byron.  
 Aus dem Englischen übersetzt von C. F. Pickler.

Du mune pauvre —

Gehorsam ziehen sie eilig sich zurück,  
 Um bald aufs neu' ihr wässrig Reich zu grüpfen,  
 Allein sie klagen nicht. So lenkt sie Lurd.  
 Wer fragt nach Andern noch, wenn Er entscheidet,  
 Der Mann des Räthsels und der Einsamkeit,  
 Den man kaum lächeln sieht, und ulken-schreien hört,  
 Dafs Nationen selbst die Kühnsten zittern macht,  
 Und jede dunkle Wange bleicher färbt,

Der ihre Seelen leucht mit jener Kraft,  
Die durch Betäubung sich Gehorsam schafft?  
Was ist der Zauber, den die rohe Schar  
Kennt, neidet, doch vergebens sich entzieht?  
Die Übermacht des Geists, die innre Kraft,  
Vom Glück gekrönt, mit Klugheit ausgeübt,  
Die fremde Schwäche seinem Willen beugt,  
Ehrt ihren Kräften ohn' ihr Wissen schaltet,  
Und das was sie gethan, als seine Thaten zeigt.  
So war es Stets, so wird es Seie auf Erden,  
Für einen tragen Viele die Befehle.  
Das ist Naturgesetz. Doch der, der mühsam lebt,  
Beneidet den nicht, den sein Rang erhebt.  
O könnt' ihm der die Last der Hohenketten zeigen,  
Wie würden federleicht die dunkeln Leiden steigen!

On a souvent remarqué que l'intérieur de son ménage est, pour une femme, le lieu où elle peut exercer le plus de vertus; et est tout aussi vrai que c'est là où elle peut déployer le plus de grâces. La bonté la bienveillance ont leur minute, et peuvent faire pardonner une réception vulgaire; mais combien la politesse, l'élégance, le vrai bon ton ajoutent de prix à l'hospitalité! Une femme aimable est toujours une à son plus grand avantage dans sa propre maison; le bien-être, la bonne chère, une conversation enjouée, agréable, tout ce qui rend heureux, vient ou semble venir d'elle: les charmes même de la figure, si elle en a, en deviennent plus séduisants; et si elle n'en a pas, elle le fait oublier. Mais combien peu de femmes sont convaincues de cette vérité! combien peu sont contentes de briller dans la sphère qu'elles sont nées pour éclairer, et ne préfèrent pas le faux éclat d'un météore trompeur, dont la marche est incertaine.

l'influence nulle, et qui disparaît sans  
laisser de traces!

*p. Un au et un jour d'adieu de l'Anglais  
par M<sup>re</sup> de Montolieu*

### Portrait de Caroline.

Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle regardait  
semblait éclairé par un rayon de lumière;  
électrisé par elle, celui avec qui elle s'entre-  
tenait devenait aimable à son tour; alors  
elle l'écoutait avec intérêt, et elle avait l'air  
d'apprendre ce qu'elle avait inspiré.  
Requiescent, quelque séduisante qu'elle fût  
à l'ordinaire, il faut que je confesse qu'elle  
n'était pas toujours exempte d'affectations;  
quelquefois elle prenait subitement un air  
de gravité imposant tout-à-fait opposé  
à sa manière habituelle, et s'était alors  
que, sous cette égide, elle se permettait des  
notes assez satyriques. Le sentiment qu'elle  
était dans un pays étranger même chez elle,



Semblait jeter une ombre légère de défiance  
 sur son caractère, qui paraissait alors incom-  
 préhensible. J'ai souvent observé que lorsque  
 des visites nouvelles arrivaient au château,  
 elle était d'abord froidement polie, et semblait  
 demeurer neutre jusqu'à ce que les caractères  
 des personnes se fussent développés développés;  
 mais sa pénétration était si prompte et si  
 juste, qu'un tour bien court lui suffisait pour  
 les dévoiler complètement et décider de la  
 manière d'être avec elles. Si les faibles  
 qu'elle découvrait avaient pour base la  
 vanité ou quelque autre passion basse, elle  
 n'échappait pas à l'acide tranchante  
 du ridicule, et personne ne savait l'acide  
 avec plus de finesse; mais si c'était seulement  
 des faiblesses intellectuelles ou le manque  
 d'esprit, non seulement elle les épargnait,  
 mais les défendait hautement, savait imposer  
 à la raillerie, et les relever même à leurs  
 propres yeux. Il était évident qu'elle

lui plaisait <sup>indépendamment</sup> les affections où elle trouvait la  
bonté réelle du cœur; l'orgueil et les sarcasmes  
pouvaient l'annuler un moment, mais il  
suffisait d'être bon pour l'interfuser. Je  
serais injuste envers elle si j'avais donné l'idée  
qu'il y eût en elle la moindre nuance de  
fausseté, et qu'elle pût condescendre à  
fausseté qu'elle ne sentait pas. Indépendamment  
elle se laissait entraîner quelquefois au  
ton de la société avec qui elle vivait, et  
à parler à chacun son langage. Mme Orlando  
elle se défiait de côté l'art, l'affectation  
et les prétentions; sa candeur naturelle et  
la pureté de son âme se faisaient sentir dans  
chaque de ses paroles; en causant avec  
l'insignifiant M<sup>r</sup> Stapleton, elle avait le  
style et toutes les manières d'une petite  
maîtresse d'école; qui parle et répond sans  
savoir ce qu'elle dit avec lord James  
Wareham, sa gaîté, ses caprices, ses folies

le tenaient à la distance qu'elle voulait, et  
 contrastaient plaisamment avec la nonchalance  
 affectée des élégans à la mode : avec M<sup>lle</sup>  
 Mindem, je l'ai vue enveloppée dans le  
 plus profond, mais le plus impenetrable  
 ennui ; avoir l'air d'écouter, et laisser  
 debiter <sup>des étourdis phrasés</sup> tant et tant fois repetés de lieux communs,  
 d'adulation exagérée ; et l'instant après, avec  
 Orlando, sans aucune coquetterie, avoir  
 un entretien calme, raisonnable, plein d'esprit et  
 d'intérêt. C'était involontairement qu'elle  
 se laissait entraîner tant entraînée à lui  
 témoigner de la confiance et de l'amitié :  
 je crois que ce fut d'abord une suite de  
 la visite d'Orlando au presbytère ; il se  
 trouvait associé à ses deux tuteurs d'enfance,  
 à son père, à sa mère, à son cousin,  
 auxquels elle était encore si tendrement  
 attachée. Quelle qu'en fut la cause il  
 est certain que lorsque elle s'entretenait  
 avec Percy, ses charmes en redoublaient

encore; elle se couvait par ~~carrière~~ ~~de~~ si je  
puis m'exprimer ainsi, la poussière du  
grand monde, et n'était plus qu'elle-même,  
la simple et séduisante Caroline; soit qu'elle  
se sentit inspirée par une sorte d'émulation  
d'être aimable comme lui, ou qu'elle eût  
l'ambition d'obtenir l'estime et l'approbation  
de quelqu'un digne de la sienne.

Elle était toujours l'am ~~de son~~ ~~de son~~.  
de la compagnie; les piquantes saillies, la  
vivacité de son esprit, le ton même de  
sa voix, le jeu varié de sa charmante  
physionomie, repassaient autour d'elle la  
joie et la bonheur. Ses réparties étaient  
si peu étudiées, si bien adaptées au sujet  
qui les faisait naître, elle saisissait si bien  
l'à-propos, qu'on ne pouvait les répéter  
sans leur nuire, comme une essence fine  
et subtile s'évapore en la changeant de  
vase. — Si j'étais obligé de décider  
lequel des charmes de Caroline la rendait  
plus particulièrement séduisante, je crois



que ce serait en faveur de son rire, si joyeux,  
 si naturel, si communicatif, et cependant  
 si élégant; ce n'était point un bruyant  
 éclat souvent affecté, c'était l'innocente  
 explosion d'un plaisir qu'on partageait  
 même avant d'en savoir la cause. Personne  
 ne l'a entendue rire sans éprouver une  
 espèce de frisson délicieux; personne n'est  
 resté sans un vif desir de l'entendre  
 rire encore, et sans un vif regret de  
 n'être plus réjoui par cette inépuisable  
 influence. — Une gaîté qui tenait encore  
 un peu de l'enfance, était la disposition  
 la plus naturelle; mais son esprit et sa manière  
 n'étaient pas monotones; aucun calcul  
 ne pourrait faire deviner ce qu'à quel moment  
 suivant produirait de nouveau; mais chacun  
 d'eux, pendant sa durée, paraissait être celui  
 qu'on aurait voulu prolonger. ~~et cependant,~~  
 De même roman.

Quel est en effet celui qui ne fut pas sensible  
au plaisir d'exister, qui abandonne la  
lampe brillante du jour qui nous éclaire, sans  
jeter et jeter encore derrière lui un regard  
qu'il prolonge par un sentiment de regret?  
Est-il un homme qui, en quittant ce monde,  
ne se flatte au moins de survivre à lui  
même dans le sein d'un ami à qui il  
sera toujours cher? L'œil qui se ferme  
pour ne s'ouvrir jamais à l'attend-il pas  
une larme de la sensibilité? Du fond  
des tombeaux même la voix de la  
nature se fait entendre, et les cœurs  
qu'ils renferment sont encore chauffés par  
le feu de l'amour qu'ils ne sauraient  
~~être~~ étouffer. — Gray.

Nous avons beau vouloir tarir nos larmes,  
elles ~~coulent~~ <sup>coulent</sup> de cœur; c'est en vain que nous  
voulons leur fermer le passage: ces larmes  
non repandues reviennent à leur source  
et s'y arrêtent plus pures, invisibles, mais

31  
non glauis, et d'autant plus amius,  
qu'elles sont plus ignorées.

f. Byron

Talbot an Elisabeth.

Nicht Stimmenmehrheit ist des Rechtes Probe,  
England ist nicht die Welt, dein Parlament  
Nicht der Verein der Menschlichen Geschlechter.  
Dies heutige England ist das künftige nicht,  
Wie's das vergangene nicht mehr ist... Wie sich  
Die Neigung anders wendet, also steigt  
Und fällt des Urtheils wandelbare Woge.  
Sag nicht, du müßest der Nothwendigkeit  
Gehorchen und dem Dringen deines Volkes.  
So bald du willst, in jedem Augenblick  
Kannst du erproben, dass dein Wille frey ist.  
Versuch's! Erkläre, dass du Blut verabscheust;  
Der Schwester Leben willst gerettet sehn,  
Zeig' denen, die dir anders raten wollen,  
Die Wahrheit deines königlichen Hohns,  
Schnell wirst du die Nothwendigkeit verschwinden  
Und Recht in Unrecht sich verwandeln sehn.

Du selbst mußt richten, du Allein. Du kennst dich  
Auf diesen wackelnden schwanken Rohr nicht lehnen.  
Der eigne Milde folge du getrost.  
Nicht Strenge legte Gott ins weiche Herz  
Des Weibes... Und die Stifter dieses Reichs,  
Die auch dem Weib die Herrherzügen gaben,  
Sie zeigten an, daß Strenge nicht die Tugend  
Der Könige soll seyn in diesem Lande.

/ Maria Stuart: / Schiller.

... Quand je ne serais plus rien, que ce que  
je fus, soit encore un nom prononcé par  
tes douces lèvres, et une ombre pour ta  
pensée. Je ne veux point de pleurs; je  
ne te demande qu'un souvenir...

/ Marino Faliero: / Byron.  
ou le doge de Venise

Als n'echouant jamais ceux qui meurent pour  
une grande cause; l'échafaud peut s'imbiber  
de leur sang; leur tête peut rouler sur la  
pierre, leurs membres être exposés aux portes  
de la ville, aux murailles des châteaux



mais leur âme seroit immortelle : En vain  
les années s'écoulent, et d'autres subissent  
la même destinée, leur font qu'augmenter  
les passions profondes qui triomphent enfin  
et conduisent le monde à la liberté. Que  
serions nous si Brutus n'avait pas vécu ? il  
mourut en délivrant Rome ; mais il laisse  
après lui une leçon éternelle, un nom glorieux  
et une âme qui se multiplie dans la suite  
des siècles quand les méchants acquiescent la  
puissance et qu'un état devient servile.

Brutus et ses amis furent surnommés les derniers  
des Romains. Soignons les premiers des véritables  
Vénitiens, issus de l'antique Rome.

### De la même tragédie

De tels liens ne sont rien pour les hommes  
appelés aux grandes destinées qui purifient  
les républiques corrompues ; nous devons oublier  
tous les sentimens, excepté un seul. ... Nous devons  
renoncer à toutes les passions qui contraindraient  
notre entreprise, nous ne devons connaître que notre  
patrie, et regarder la mort comme glorieuse.

afin que notre sacrifice s'élève jusqu'au  
ciel, et le rende éternellement propice  
à la liberté. —

Du même.

### Le Doge seul.

Il est parti et chacun de ses pas décide d'une  
vie ... L'en est fait. Maintenant l'ange  
destructeur plane sur Venise et s'arrête avant  
de verser l'urne fatale, comme l'aigle considère  
sa proie, et suspendu, au milieu des airs, fait  
ceser un moment le mouvement de ses ailes  
pour fondre tout à-coup sur la terre  
avec sa serre impitoyable ... O jour qui  
viens si lentement éclairer les flots ! hâte-toi.  
accours. Je ne voudrais point frapper dans les  
ténèbres : je veux pouvoir guider tous les  
coups : et vous, vagues arrières, je vous ai vus  
rougis du sang des Génois, des Samaritains et  
des Éthiopiens, avec le quel se confondait celui de  
Venise, mais de Venise triomphante. Aujourd'hui  
point de mélange dans le sang qui va  
vous colorer de nouveau !

33

Celui des barbares ne pourra plus nous reconcilier  
avec l'horrible aspect de cette teinte de pourpre;  
les amis ou les ennemis auront tous <sup>des</sup> citoyens.

Ai-je donc vécu jusqu'à mes quatre-vingts ans  
pour être l'auteur d'un tel carnage, moi surnommé  
le sauveur de la république, moi dont le nom  
faisait voler en l'air les chapeaux d'un  
million de citoyens, et excitait les cris de toute  
la cité, qui suppliait le ciel de repandre sur  
moi les bénédictions, la gloire et de longues années?

J'ai donc vécu pour être témoin de ce jour! —  
Mais ce jour fatal dans nos annales, sera  
suivi par des siècles de bonheur. Le doge Dandolo  
survécut à ses quatre-vingt-dix étés pour vaincre  
des rois et refuser leurs diadèmes. Je déposerai  
une couronne et je renouvellerai la liberté de  
l'état. — Mais grand Dieu, par quels moyens?  
— Un noble bat les justifiera. — Que sont quelques  
gouttes de sang humain? Que dis-je? le sang  
des tyrans, n'est pas du sang humain. Sels que  
des Molochs incarnés, ils se repaissent de nôtre  
jusqu'à ce que la terreur soit venue de les rendre

aux tombeaux qu'ils ont peuplés. — Ô monde!  
ô mortels! qu'êtes-vous, et que sont vos  
meilleurs desirer, si nous devons punir les  
crimes par d'autres crimes, et nous hâter  
d'égorger nos ennemis, comme s'il n'y avait  
pour eux que cette porte de la mort, tandis  
que peu d'années suffiraient pour rendre la  
glaiue superflue? Faut-il que moi, sur le  
bord de ces régions inconnues, j'envoie devant  
moi tant de hérauts pour me prouder?...  
Bannissons ces pensées...

Du même

Le doge à J'raël Baturin.

Oui, il te semble juste... il est juste pour toi.  
Tu ~~es~~ es un patriote, un Gracchus plebéien...  
l'oracle des ~~supp~~ rebelles... le tribun du peuple...  
Je ne te blâme pas, tu obéis à ta vocation;  
ils t'ont frappé, opprimé, méprisé... J'ai  
été leur victime comme toi; mais toi tu n'as  
jamais parlé avec eux; tu n'as jamais  
partagé leur pain et leur ser; leur coupe  
n'a jamais effleuré tes lèvres; tu n'as point



24  
et élevé avec eux; tu n'as point mêlé  
tes larmes aux leurs; tu n'étais point de leurs  
fêtes; tu n'as jamais répondu à leur sourire  
par un sourire; tu n'as point mis en eux  
ta confiance; tu ne les a pas portés dans  
ton cœur comme je t'ai fait. Voir mes chers...  
ils sont blanchis par l'âge, comme ceux des  
anciens du conseil; je me souviens du temps  
où ils étaient noirs comme l'aile du corbeau  
lorsque nous allions saisir notre proie autour  
des îles conquises sur le perfide Musulman;  
pourquoi-je les vois rouillis de sang? chaque  
coup de poignard me semblera un suicide.  
Il y a un enfer dans moi et autour de moi...  
comme le démon qui croît et tremble, je suis  
forcé d'accomplir un acte qui me fait horreur.  
Du même

— — — — — Wie entzückend  
Und süß ist es, in einer schönen Seele  
Vergewillt uns zu fühlen, es zu wissen  
Dass unsere freude freude Wangen röthet,  
Dass unsere Augen, in fremden Busen kittert,  
Dass unsere Liden freude Augen Wägen !..

Extrait du Pétrarque ou Childe-Harold en grec.  
~~Extrait de Childe-Harold par Lord Byron~~  
par Lord Byron

Penchés sur les flancs arrondis du vaisseau  
pour contempler le disque de Liane, réfléchi  
dans le miroir de l'Océan, nous oublions  
nos aspirations et notre orgueil; notre âme se  
retraine insensiblement le passé. Il n'est point  
de mortel, après malheureux, pour qu'un être  
chéri, plus cheri que lui même, n'ait jadis  
occupé ses pensées, et ne s'enne lui demander  
l'hommage d'une larme; c'est un trait aigu  
qui perce le cœur, et dont il voudrait en vain  
en éloigner le <sup>traître</sup> atteinte.

Où moins d'éclat, ces lieux auraient des  
charmes réels; mais ta paix abhorre les  
réjouissances factices; et le plaisir mêlé

avec la pompe, c'est d'être glorieux. —  
O vous, qui n'avez que des chaînes pour héritage,  
ne sachez vous pas que ceux qui veulent être  
libres doivent briser eux mêmes leurs fers,  
et que leur bras seul doit conquérir la liberté?  
Croyez vous qu'elle vous soit rendue par  
le Français ou le Moscovite? Desabusez  
vous: ils peuvent abaisser vos oppresseurs;  
mais vous n'allumerez plus le feu divin  
sur l'autel de la liberté. Ombus des Nôtes!  
trionphez de la lâcheté de vos tyrans! O Grèce!  
en changeant de maître, tu ne serais point  
finir tes infortunes: tes jours de gloire  
ne sont plus, et ta honte n'est pas encore  
oubliée.

Il faut des siècles pour établir un empire:  
une heure suffit pour l'anéantir. Que  
d'années s'écoulent avant qu'un peuple  
retrouve sa splendeur éclipse, rappelle les  
vertus et triomphe de temps et de la destinée!  
Sans quelque sentiment que nous dirigeons nos  
pas, on trouve un coin de terre qui ne soit

sacré et qui ne rappelle d'héroïques souvenirs ?  
Nous pourrions au théâtre vaste et fécond en  
nouvelles ; toutes les fictions de la muse  
semblent des vérités, jusqu'à ce que nos  
yeux se lassent d'admirer ces lieux sacrés  
nous transportent si ~~transportent~~ souvent les  
rêves de notre jeunesse : les montagnes et les  
plaines, les cotéaux et les vallons, bravent  
le Dieu destructeur qui a démolé les temples.  
La main du Temps a ébranlé les tours d'Athènes,  
mais elle a respecté les champs de Marathon.  
Le chœur qui fuit ~~et~~ jette des flèches et son  
arc brisé ; le Grec intrépide et sa lance me-  
naçante, les montagnes, la plaine, l'Océan,  
la Vengeance et la mort qui combattent pour  
les Grecs : tel est le tableau qu'offrait  
Marathon... Que reste-t-il aujourd'hui ?  
Quel trophée nous signale cette plaine  
conquise, et rappelle les larmes de l'Asie  
et la liberté souriant à la Grèce ? ...  
des débris de quelques armes, une tombe violée  
et la poussière qui s'élève en bondissant  
le coursier d'un barbare.



Le cœur que de tendres liens retiennent sous le  
toit paternel, vit heureux au milieu de ses  
parents et près du foyer domestique. Que  
celui qui se trouve solitaire vienne visiter  
la Grèce, et jeter un regard sur cette terre  
en harmonie avec lui-même. —

Peut-il repuer de vaincre ses rivaux, celui  
qui médaigne les critiques amères et les éloges  
de l'Amite, depuis que la mort a glacé tous  
les cœurs dont le suffrage eût flatté le sien?  
On ne cherche plus à plaire quand on a perdu  
tout ce qu'on pouvait aimer.

La voix de la renommée peut bien adoucir  
un moment le deuil de l'ami qu'elle appelle  
en vain un ami qui n'est plus; mais son  
nom proclamé par la gloire n'en devient que  
plus cher à ses regrets.

Semblable à un miroir brisé qui se reflète  
dans tous ses fragments, et reproduit mille  
fois la même image, le cœur qui ont déchiré  
les coups du sort, nourrit longtemps encore  
toutes ses douleurs; calme, glacé, tourmenté

par les insomnies, il se flétrit insensiblement sans se plaindre; car il n'est point de parole pour exprimer ce qu'il éprouve. —

Le douloureux porte avec lui un principe de vie : la vitalité ou poison; c'est une raine qui entretient les branches flétries. Les atteintes de la douleur ne seraient rien, si elles donnaient la mort; mais la vie féconde les fruits odieux du chagrin, semblables à ces pommes d'Asphalte, qui n'offrent que des cendres au voyageur altéré. —

Un cœur mis à découvert se abasourdit les hommes sur le bonheur qu'ils croient attaché à la gloire ou au sceptre des rois.

Ils ne respirent que l'agitation, et leur vie est une tempête qui les a élevés dans les airs pour les laisser enfin retomber sur la terre; mais ils sont tellement accoutumés à cette vie orageuse que si, survivant aux périls qu'ils ont affrontés, ils

voient succéder le calme du crépuscule à leurs  
jours de mouvement et de trouble, ils se  
sentent accablés par un chagrin mortel et  
meurent de langueur comme un feu qu'on  
néglige d'entretenir et qui ne jette plus que  
quelques flammes vacillantes, ou comme une  
épée dont la soie s'empare, et qui se  
consomme elle-même dans son oisiveté. —

Fuir le genre humain ce n'est pas le haïr : tous  
les mortels ne sont pas propres à partager l'agitation  
et les travaux de leurs frères. Peut-on accuser  
d'une misanthropie dédaigneuse celui qui  
s'arrache à la foule turbulente, de peur de  
se corrompre dans l'air contagieux des cités ?  
Trop tard, hélas ! on déplore le malheur d'être  
forcé de lutter au milieu des discordes et des  
troubles d'un monde hostile, où la faiblesse  
est toujours opprimée.

Mais c'est en vain qu'on a dompté ses  
Douleurs, leurs atteintes nous laissent une  
trace semblable au dard d'un scorpion  
à peine aperçu, mais doué d'une amertume  
toujours nouvelle: les objets les plus futiles  
peuvent même faire retomber sur le cœur  
le poids cruel dont il eût voulu s'alléger  
jamais: un son inattendu, un accent mélodieux  
une soirée d'été ou de printemps, une fleur,  
le vent, la mer... rouvriront nos blessures, et  
viendront ébranler la chaîne électrique qui  
nous entoure de ses invisibles anneaux.  
Quelle en est la cause secrète? Nous l'ignorons;  
et il nous est impossible de suivre jusqu'au  
ravage qui le recelait, le tonnerre qui vient  
frapper notre âme; nous ne sentons que les  
nouveaux coups, et ne pouvons effacer la noire  
et douloureuse trace qu'il laisse après lui. Coups  
perfides qui au milieu des objets qui nous



Sont les plus familiers, et lorsque nous nous y attendons le moins, évoquent pour nous des spectres qu'aucun exorcisme ne peut chasser : c'est un ami infidèle ou indifférent, une amante qui n'est plus, dont l'ombre nous apparaît tout-à-coup; nous revoyons ceux que nous pleurons, ceux que nous aimons et que nous avons perdus; hélas! le nombre en est à la fois trop grand et trop petit.

Waterloo! tu fus témoin de la chute du plus extraordinaire des hommes : mélange inexplicable de principes opposés, son esprit se fixait un moment sur les objets les plus grands, et revenait avec la même attention aux plus légers détails! O toi qui fus extrême en tout, si tu avais su garder un juste milieu, tu occuperais encore le trône, ou tu n'y serais jamais monté. C'est à ton audace que tu dois et ton élévation et sa chute!... Mais tu n'as pas renoncé à revêtir la pourpre impériale, à embrasser de nouveau le monde, et à en être une troisième fois le Jupiter tonnant.

Conquérant de la terre, te voilà son captif! ta la fait trembler encore, et ton nom redoutable ne fit jamais plus d'impression sur les âmes

Des hommes, qu'aujourd'hui que tu n'es plus  
rien, si ce n'est le vil jouet de la renommée.  
Elle te courtisait jadis, t'obéissait en esclave  
et flattait ton ambition, jusqu'à te persuader  
que tu étais une divinité; tel tu parus en  
effet aux nations étonnées qui, dans leur  
stupéfaction, te crurent longtemps, tout ce que tu  
voulus être à leurs yeux.

Toujours au dessus ou au dessous de l'homme  
dans ta grandeur comme dans tes disgrâces,  
faisant la guerre aux peuples réunis et fuyant  
du champ de bataille; te servant de la tête des  
vivis comme d'un marche-pied, et soudain plus  
timide que le dernier de tes soldats. Tu sus  
gouverner un empire, le renverser et le relever  
encore, et tu ne pus dominer tes petites passions!  
Établi dans l'art de connaître les hommes, tu  
ne sus ni étudier ton âme ni modérer ta soif  
de combats; tu ignoras que la fortune t'enlève  
trop souvent abandonne ses plus chers favoris.

Cependant ton âme a supporté les revers avec  
cette philosophie naturelle qui, venant de la  
sagesse, de l'indifférence ou de l'orgueil, fait  
toujours le désespoir d'un ennemi. Lorsque  
les tiens l'épiaient pour railles tes erreurs, tu  
souris avec un front calme et superbe. Quand

la fortune trahit son enfant favori, il resta  
innébranlable sous les poids de ses malheurs. —  
Tu es plus digne d'admiration que dans tes  
jours de gloire! car alors l'ambition t'inspirait,  
un dédain trop peu dissimulé pour les hommes,  
et pour leurs pensées. Ce dédain était juste;  
mais devais-tu l'exprimer dans tes regards et  
dans tes paroles? Devais-tu rejeter avec mépris  
les instruments de tes grandeurs, qui se sont  
enfin tournés contre toi-même? Je l'avoue, le  
monde est bien peu digne d'être conquis ou  
regretté; tu l'as éprouvé, et tous ceux qui  
marchent sur tes traces l'éprouveront à leur tour.  
Si, semblable à une tour solitaire bâtie sur la  
pente d'un rocher, tu avais résisté ou succombé  
seul, ton mépris pour la race humaine t'aurait  
aidé à braver le choc des tempêtes; mais ton  
trône était fondé sur les pensées des mortels;  
leur admiration était la plus sûre de tes armes.  
Tu fus un autre Alexandre! avant de railler  
les hommes comme D'igène, il eût fallu te dépouiller  
de la pourpre: la terre ait un autre beaucoup trop  
vaste pour des cyniques couronnes. —

---

Pour peindre le caractère de ~~la~~ femme, dit  
Diderot, il faut prendre la plume de l'aile d'un  
papillon. Il a sans doute voulu parler du caractère  
de la Française qui, à des qualités plus solides  
joint plusieurs des attributs qui sont particuliers  
à ce léger insecte. Vive, brillante, voltigeant  
toujours, elle semble effleurer la surface de la vie,  
et prend successivement toutes les formes. Mais  
la justesse, la promptitude et la finesse de ses  
conceptions fait qu'elle paraît atteindre par un  
don de la nature le but auquel l'esprit cherche  
en vain à parvenir à force de calculs et de  
combinaisons, combinaisons. Plus susceptible que  
sensible, l'imagination produit sur elle plus d'effets  
que le cœur. L'amour n'est pour elle qu'un jeu  
d'enfant. La méfiance qu'elle inspire à son  
amant fait sa protection contre l'inconstance  
naturelle de l'homme, et c'est par l'insouciance  
avec laquelle elle impose des chaînes, qu'elle  
en assure la solidité. 1. La Femme par Lady Morgan,



Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,  
Que l'insecte insensible, ensvêlé sous l'herbe,  
Et l'Aigle impérieux, qui plane au haut du Ciel,  
Rentrent dans le Néant aux yeux de l'Eternel?  
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance  
C'est la seule vertu qui fait leur différence.  
Il est de ces esprits favorisés des cieux,  
Qui sont tout-puissants-mêmes, et rien par des yeux.  
/ Mahomet. / Voltaire.

### Qu conseil assemble'

L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.  
" Le favori du Dieu qui préside aux batailles,  
" Le grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.  
" Il s'est rendu des Rois, le maître et le soutien;  
" Et vous lui refusez le rang de citoyen!  
" Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détraire?  
" Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire.  
" Il vient dans vos cœurs mêmes établir son <sup>pouvoir</sup> ~~empire~~.  
Plus d'un juge à ma voix, a paru s'émouvoir;  
Les esprits s'ébranlaient; l'infidèle Lysire,  
Qui craint de la raison l'inévitable empire

Vient convoquer le peuple et s'en faire un appui.  
On l'assemble, j'y cours, et j'arrive avec lui.  
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte,  
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.  
Après quinze ans d'exil, il révit ses foyers;  
Il entre accompagné des plus braves guerriers,  
D'Ali, d'Hammon, d'Hercide, et de sa noble élite;  
Il entre, et sur un pas chacune se précipite.  
Chacun porte un regard comme un cœur d'effieuit;  
L'un voit voir un héros, l'autre voit un tyran.  
Celui à le blasphème et le menace encore;  
Cet autre est à ses pieds, les embrasse et l'adore.  
Nous faisons retentir, au peuple agité,  
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.  
De l'opière eperdu, la cabale impuissante  
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.  
Au milieu de leurs cris, le front calme et serain,  
Mahomet marche en maître, et l'olive à la main.  
J. Mahomet. / Voltaire

61  
Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile  
de pouvoir passer quelques heures à méditer  
entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent  
des pensées de courage, du ciel descendent de  
consolantes espérances; on craint moins le malheur  
là où on en voit la fin; et, là où on en pressent  
la récompense, on commence presque à l'aimer.

M<sup>lle</sup> Cottin: Elisabeth ou les Esclaves  
en Sibirie

## Troski

Czyżyma Łaszyj gaia,  
Czy Kariaty uwriniaz Flore;  
Koiami poser woszytkie kraie,  
Lecz troski różno-pióre.

Każdy wiek troskom się boi;  
Iż Zagłada, są Surowa;  
Wierano na Ciemięzię skroni,  
Dla uciśnionych, chwila.

Na święte prawa, swobody,  
Zelazo kuigę stawę,  
Przez puste niwy i grody,  
Wciąż sięgać troski trawę.

La wiewiody bliżnim zadane,  
Oszrza się na przestępy głowie;  
Zgryzota i gory ich rane,  
I młote poziera zdrowie.

---

Światne stropy i podwoje,  
Gdzie nieśmiała ziwa pycha;  
Złoty ch trosk osiadły roje,  
Aci się boję kielicha.

---

Pod drogią karmi ciziasem  
Gęz się stoty Samoluba;  
Troskę potyka z nektarem,  
A radości uchodzi luba.

---

Lekkimi skrzydły skrzydły motyla,  
La młodość się unosi;  
Z pieszczoty i niewie chwila,  
A ulatać z rokoszą.

---

Przyjara zachmurzona niebie,  
Złota i po jagodę;  
Skrzydły wicja, tagodnem,  
I radości do Św. wiado.

---



12  
Jak śnieg co na kwiaty pruszy  
A Teba wyrznięciem ginie;  
Tak troska cnotliwej duszy,  
W wesotey niemy godzinie!

---

W. Tymowski.

### Ostatnia róża.

---

Już to ostatnia róża tego lata,  
Samotna, kwitnie listkami świeżemi;  
Gdzie równinca? wiatr ostry ją zmiata,  
I żurawie sypie po ziemi.

Pokrewny pomruk, śladem z lubych kwiatów,  
Już się przy niej niezapłonie;  
Już nierozstaczy swych jasnych szkarłatów,  
Alu wyda słodkich woni.

---

Ach! nie zostaniesz sama tylko jedna,  
Trapij się między gatunki suchernie;  
Gdy wszystkie zwiły, a ty żyjesz biedna,  
I ty pospieszaj za niemi.

---

Łzywam cię z Warszawy;... twoje listki trąci chłubę,  
Rozsypię w kuto, z smutnym moim otoczeniem;  
Na ziemię, gdzie twoje towarzysze leżą,  
Od dawna leżą, bez życia i woni.

---

Niech i ja z tobą, o losie zbyt srogi!  
Z wieńcem metosia gdy opadną róże;  
Kiedy inni znikną przyjaźni mój drogi;...  
Niech więcej będzie mego nieprzeżycia.

---

Ach! kiedy zwiżę, już deszcz prawdziwy,  
A wiatr, przepasie grobów odziedziczony;  
Będzie samotny wleciał dni niecierpliwie,  
Na tym padole goryczy. —

J. H. Niemcewicz.

# Moja Filozofia

Chcesz być szeroko nauczony,  
Jak w życiu szerszym zostaniesz?  
Patrz na wszystko z dobrej strony,  
To jest Filozofa postać.  
Niech życie, nadziei marzenia,  
Coś wie i umysł twój,  
Chce mnie moje studzenia,  
Nad drugą prawdą cudzą.  
Dla mnie Kochanki są state,  
Przyjaciele wszyscy szerszy,  
Przedy pracując na chwale,  
W ludach pomysłności się szerzy.  
Szeroka takie marzenia,  
Moje czasem i twój,  
Cóż wole moje studzenia,  
Nad drugą prawdą cudzą.  
Kiedy sciska się serdecznie,  
Ktoś wielkie moje następy,  
Żelina zapewnia grzechnie,  
Żem tak miły jak kto drugi.  
Wierze w szerokości oświeceni,  
Niechaj mnie sobie i twój,  
Mnie moje moje studzenia,  
Nad drugą prawdą cudzą.

W lubym mierności schronieniu,  
Snuć, mnie się szerzycia cechy,  
W nich na przekór przerażeniu,  
Szukam dla siebie pociechy —  
Takie o szerzycia marzenia  
Choć czasem i tuda,  
Lecz przykładam ich studzenia  
Kad inżycę prawdę cudzą —

Paweł J. Kopacki

### Wiejski Pleban z Angielskiego.

Gdzie byłów ogród, gdzie się, lipy wznoszą, drzewa  
I gdzie uszere nieświeży kwiaty dzierżaty dworka,  
Gdzie polna róża świeci nierwana,  
Stało niegdyś mieszkanko wiejskiego plebana.  
Był to mój bogobojny, z postacią nieśmiały,  
Stowem był to duchowny, ianki dalsiay mato.  
Los mu szczerze udręził, lecz on przestał na tym,  
I z typicę złoty na rok, szepcił się bogatym,  
Umiat on swą spokojność, swoją mierność, cenę,  
Nigdy musca nie zmienić, nie ród odmienić,  
Skromny, nieśmiały, obcy był mu układ <sup>chytro</sup> ~~człoty~~.  
Niewiedziat, jak poklebstwy wrócić się do mioty,



Nixnat co to owsig, co Tasien prosie',  
Wolat wspierac abogich, niz sam siebie wznosic';  
Potrebny bez bojaeni drzewi jego otwierat,  
Umiat karcie' prądniakow, ale nigdy wspierat,  
Mityon gościm byt stariec do jego gospody,  
Co okrywai pier' deszta pasmem Sivey brody.

[illegible]

Okłósił, kłócił i twoga, drzeł go kłócił,  
Stawał skanowny Pleban: na głos jego boski,  
Ucieka marna rozpacz, i bojaźń i troski,  
Stodka nadzieja, w duprę strapioną wstępuje,  
I gasnącym już ośmi niebo ukazuje —  
W kościele, gdy do Boga wznosi Świątelnia,  
Także te siwe włosy, te Stodkie spryskanie.  
Człowiek wzbudzały: ach, nieraz kiedy upominał,  
Ten co przychodził śmiać się, modlić się kląknął.  
Po modlitwie, gdy schodził wrac księża zebrana  
Z uszanowaniem swego otacza Kapłana,  
Małych dzieci, nawet dzieci, pocztą szeregbielny,  
Gizgnie go za satanę, by wrota jego teliwy,  
Lub Stodkie uśmiech sięgnąć: on pełen wesela,  
Tak cnoty Ojciec Stodkich pierwszeństwo im udziela:  
On ich kachca, wspiera, troski ich uśmierza...  
Ale surowszą myślą zawsze w niebo kierza,  
Tak skata, wrabiająca, w niebo szaryt wypoki  
Lubo, w średnicy swojej postawia obłoki,  
Lubo Toskot pioronów, wnetrze się przenika —  
Wiernych Stodkie promieni, czasem swym dotyka.

Wiemer

45

Bądź zdrowa  
Lord Byron do Kony

Bądź zdrowa... a choć i na życie całe,  
I tak, bądź zdrowa; przyjm me pożegnanie,  
Aler, mówią, że me serce skamieniałe,  
Jednak przeciwko tobie nie powstaje.

Ułamię się pierś ta od ciebie na wieki,  
W kłótni nieślar głowę twoją satała,  
Kiedy sen letki sulał tu powieki.  
Ten sen, coś go iuż dziś postradała.

Serce me jeszcze kocha ciebie równie,  
Ach! gdyby jego tajemice odkryto,  
Wierzę, że! w ten czas poznata byś pewnie  
Że tak nim gardzić! Stusznoscią nie było.

Choć cię za to wystawia świat cały,  
I z mgłą się moich nasmiewa,  
Wziwając dla ciebie, jest rodzaj tej chwały  
Kiedy z mych nieszczęść wypływa.

Nie jedne może wady mię splamity,  
Lecz czemuż inne dłoń nie wybrała?  
Ale te, co mię do serca kuliły,  
Byle kłótnią kłótni ranga.

Niechaj cię, niechaj nie zwodzi błąd mylny,  
Stopniami młodości omdlewa,  
Przebieg ię rarem, choćby ciós był silny,  
Niechaj nikt ię nie spodziewa.

Skroś ię, cięższe w twoim sercu kleś,  
I moie białe choć angliane próby,  
A myśł okropna, na którą truchleie  
Test... że się wzięty nie spotkamy z sobą.

Gdy na twym ryku, córka nasza mata,  
Zmubietai karanie: będziesz że ię wzięci,  
By słowo ożre, pierwsze wymawiało,  
Kiedy się wzdręgasz ożre ię porażę.

Kiedy ci rąski na skycie karanie  
I usta swoje do twoich przycisnie;  
Może się stódka myśł twoja zasmuci  
I pamięć męża nieśmieszniejszego blysnie.

Cóż kiedy twarzą ta dziecina biedna  
Przypomni tego, co był lubym wprziody;  
Ladny stać serce, tra może nie jedna;  
Zrosi tme śnieżne jagody —



71  
Znać są tobie, ciężkie moriewady,  
leś stalustw moich, nić nie morie wiedzieć,  
Nadziei moie pójda wtwoie ślady,  
leś kiedy? .. kiedy? ty moisz powieścić

Nidola wszystkie rzeczy me stania,  
Pycha niezgista przed lawistnych gwarem  
Pasta przed tobą ... leś gdyś mną wzgardziła,  
Życie ius' tylko cizżarem

Stato się, chciataś, dalsza mowa przema,  
Próżne słowa w meji niedoli,  
leś myśli których uwarżenie nie można  
Cisną się pomimowoli

Zegnam ciś smutne przeszedły kłacie,  
Gdy wiernie z tobą pnyseto się rozstanie  
Leschtoma serca, zwigdy me nadziei  
A śmierci się wzdryga myśli meji dokazyć

Stamarczone przed Niemcami

En milieu de sites aussi aimables,  
dans un air si pur, le sentiment de  
l'existence est une sorte d'ivresse qui  
élève l'esprit tellement au-dessus des  
soins vulgaires, que les maux, héritages  
de l'espèce humaine, sont oubliés aussi  
bien que ses crimes. La nature cache  
sous un aspect serein la loi nécessaire de  
destruction, son principe inévitable de  
souffrances, et tout paraît bon comme le  
premier jour de la création. Mais le  
Soleil quitte l'horizon, les vapeurs s'élèvent  
de la terre, l'esprit se refroidit, l'imagination  
pâlit, et la nature épuisée annonce cette  
vérité, qui ne peut être écartée que par des  
songes, cette vérité que tout semble  
répéter, que l'homme est fait pour souffrir  
et pour mourir.

Lady Morgan: Foscarini

L'homme dans son plus haut degré de  
perfection morale et intellectuelle, "n'est pas à  
l'épreuve de la puissance absolue: elle ne  
doit jamais lui être confiée. Il n'a pas été  
formé par la nature pour une telle situation."  
et l'histoire ne rapporte pas un seul  
trait d'exemple dans lequel une semblable

67

confiance n'a pas perverti ses affections et  
depravi ses instincts. Quand les hommes ne  
sont plus guidés par l'opinion de leurs  
semblables, quand aucune force publique ne  
peut s'opposer à leurs volontés, ils perdent  
ordinairement leur caractère social, et leur  
mauvais gouvernement attire des maux  
infinis et desables sur leurs sujets. Il ne  
peut exister qu'un seul dépositaire du pouvoir  
qui ne soit point dangereux pour l'humanité,  
c'est celui dont l'administration est responsable  
devant des lois reconnues. —

p. la même

~~Tous ceux qui ont eu le bonheur~~

Les dames polonaises, sont les femmes les  
plus charmantes et souvent les plus éclairées  
du continent. Tous ceux qui ont eu le  
bonheur d'être admis dans la société de la  
princesse Jablonowska à Paris, peuvent  
trouver dans cette aimable dame un exemple  
des graces et de la culture d'esprit de ses  
belles compatriotes. Les Polonaises ont toutes  
des sentimens patriotiques, et si la délivrance  
de leur malheureux pays dépendait d'elles, on  
verrait bientôt la Pologne repêchée, parmi  
les nations, le rang dont elle a été privée  
par l'infâme coalition de la Prusse et de la  
Russie et de l'Autriche. — Lady Morgan, d'Italie

La douleur que nous éprouvons par la  
perte de ceux que nous aimons est la seule  
à laquelle nous refusons de renoncer : nous  
nous efforçons de maîtriser toute autre peine  
mais nous regardons comme un devoir de  
ne pas fermer cette plaie et de nous nourrir  
dans la solitude cette affliction qui nous  
est chère. — Non l'amour qui survit à  
la mort est un des plus nobles attributs de  
l'âme ; s'il a des peines, il a aussi ses  
charmes. Quand la foudre accablante de la  
douleur se dissipe dans les douces larmes  
du souvenir ; quand l'angoisse subite et  
l'agonie convulsive que nous éprouvons à  
l'idée de la perte de ce qui nous est cher  
se calme et se change en une méditation  
pensive sur tout ce qui s'est passé dans les  
jours où nous recevions les preuves de la  
tendresse ; qui voudrait alors arracher de son  
âme une semblable douleur, bien qu'elle  
puisse quelquefois jeter un nuage passager  
sur nos instans de plaisir, ou donner une  
teinte plus sombre à nos momens de rêverie.  
Lependant qui voudrait la changer pour les  
chants de la gaîté et le tumulte des fêtes !  
Non, il sort de la tombe une voix plus douce



que les accents de la joie.

Voyage d'un Américain à Londres: /  
le 28 mai 1822

Kochana córko! Staraj się coraz większą  
nabywać pobożności. Przebywaj często i  
chystni, a Stwórcą twoim; godzi się, które na  
rozpamiętywanie obścisz, pomnij w tobie chęć,  
powściągać się do cnoty. Obcowanie to z Bogiem  
uszlachetnia, unosi, poświęca człowieka.  
Nie stroni nigdy od modlitwy, od samotności; Amelio!  
Zastanawiaj się niekiedy nad życiem, nad sobą  
samą, często nawet o śmierci wspominać. Młoda,  
iścis, zdaje się, iż stęgo żyć będziesz, jednak  
nie tak jutro rzucić ci nie może. Od samej  
kołobki tygielne niebezpieczeństwa grożą człowie-  
kowi, i każdemu wiadomo: że im więcej postępuje  
w życiu, tem jest bliższy zgony. Niewie nie  
prawda, kiedy umrze, ale wie każdy, że opuści  
kiedyś to doczesne mieszkanie. Cóż nie myśleć  
Zawczasu o wypadku koniecznym nastąpić krajowym?  
Lepiej gotować się z wolna do dalekiej podróży  
i tak dopiero w dzień przyjazdu przysłać i niedo-  
kładnie czynić przygotowania; o wilek rżących  
istotnie potrzebnych zapomnieć można, a wracać  
~~nieraz~~ niepodobna. Myśl o śmierci

Smutna jest dla umysłów słabych, okropna  
dla występnych, potrzebna dla duszy praw-  
dziwie pobożnej, stoicka dla nieszczyśliwych.  
Cóż może więcej przekonać o śnikomości śmiertel-  
nych ludzi? więcej podnosi umysł nasz do  
Boga i zachęca do cnoty... - jak pamięt-  
kę wielkiej podróży? Ten umiera w bogactwach  
i w szczęściu, tamten w nędzy i dolegliwościach;  
ta kona świątą i cnotą, intodocią i wdziękami,  
tamta kłaną złoźoną wiekiem, oszpeconą  
chorobami, a w takiej sam proch się obróci!  
Nie oddalay więc nigdy tej myśli od siebie,  
Amelio; nie ~~zastępy~~ zatruie ona twoją swobodę,  
owszem, nadaje cięgiście umysłowi twojemu,  
nakłania cię do nowych postępów w cnotcie  
mniey barzaz cię wryni na troski i cierpienia,  
lepszą — a zatem szczęśliwszą.

[Pamiętka podobnej  
matury.]

Drogo niezar. przepłacone zawody na ludziach,  
z zwyciężonym skutkiem zbytnej dobroci,  
drugich podług siebie sądzących; tem więcej  
lece przynoszą boleści, iż mato są spodzie-  
wane. Za zwycięzay pierwsze uczucia, które  
widok takiej osoby poniewolnie w nas obudza,  
skoro nie odrarazajęgo w sobie niema, jest

47  
wierze ufności i szacunku; w lepszym  
świecie nieufności w dem razie porzytaszby za  
występek; ale niestety! codzienne doświadczenie  
zamienilo ją, w smutną konieczność. Nie ufaj  
wzaj. wykorzystam Amelii; występną się być  
skoro, w sądzie dobrze i drugich, by cię twoja  
skwapliwość nie zawiodła. Jednak i takkolwiek  
ja, skutki zadaleko posunętych dobroci, według  
mnie przynętności, lepiej kochanie mieć ić za  
nada, niż za mało. Bez niej cnota ani tak  
powabną, ani doskonałą, być może; głośnie  
kobiety odoła, jedna jest z najpiękniejszych  
zalet mężczyzny.

O kładę rękę, a szczególnie wokółkrośniętą  
wielką wagę, zawsze mię własne swoje  
zdanie; nie przybieraj go bez zastanowienia,  
ale gdy się o jego rzetelności raz przekonasz,  
nie odmieniasz go już nigdy; obstawaj przy  
nim z stopy, czyń wszystko, co będzie  
w twojej mocy, aby według niego postępować;  
a jeżeli wyśze roszkary przeciw niemu dźwiąt  
cię racjonalną, możesz uleść prowadzić, a dla  
tego w duszy nie odmianić zdania. Niektórzy  
ludzie uporem podobne swoim wytrwaniu  
ja zaś ci fizycznym narwiszkiem statości  
charakteru mianuję; a ta statość, kiedy jest

Dobrze zrozumiano, znaczenie wszystkich,  
nasz własny i szeregów nam jedna. —

— Moim zdaniem, najszczęśliwszą kobietą  
o której świat wcale nie wie — — —

Szczęście, celem istnienia, celem życia  
kardynała człowieka —; od nędzy, w rękę pod  
liczą odzieży, z ręką do przechodzących, wyciąga,  
aż do monarchy blada, chwali otoczonego,  
kiedy go szuka, kiedy za nim goni.

Leż, prośne czegoś ludzi zabieg, zwykle  
struktura, go za daleko, i tam, gdzie być  
nie może. Stawa, dostatek, zabawy, tudzież

ich zwoźnicami mamotami, goni za  
nimi; ale wtedy, kiedy już bliskie im się  
być zdają, niana, żal tylko po sobie  
zostawiający, i przekonanie o ich próżności.

Amelie! szukaj szczęścia w miłości i  
samej sobie, a znajdziesz je bez stężeń  
zabiegów; zupełna ufność w Najwyższym,  
świadectwo sumienia i te skądby nędzy.

człowieka! Zapewnić ci szczęśliwość na  
zawsze; bądź umiarkowana w rządach  
twoich, pragnij tego tylko, co się z twoim  
stać może, i pragnij tak słabo, abyś dot-  
kliwiej nie uczuła bólesci, kiedy te rządania

spełnionemi nie będą. Kochaj rozsądnie, kochaj  
 tylko osoby godne kochania. Wtem, czego  
 odmienie nie możesz, upatruj dobrą stronę;  
 bądź kontenta z stanem, z losu twego; nigdy  
 nieżę nie żałować nikomu. Nie wymyślaj  
 sobie nowych obawigłków, własne ścisłe dopietniaj.  
 cni wyżej powinność jak ofiary; dobre mni-  
 manie u ludzi przekładaj nad głośne imię;  
 dbaj więcej o spokojność niż o dostatek.  
 Surowa dla siebie, barwna na najmniejszych  
 postępki; nie zastanawiaj się bardzo nad  
 drugimi; niech cię kocha i szanuje,  
 ale do cnot i przymiotów tajez tyle skromności  
 żebyś nigdy w nikim bożarciu nie wzburzała...



Extraits de l'Allemagne par M<sup>re</sup> de Staël

Les paysages dont le Rhin est entouré, sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros. Les contrées qu'il traverse paraissent tout-à-la-fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on se voit tenté de croire que c'est lui même qui les a cultivées, et que les hommes d'après n'y sont pour rien.

L'éclat et la splendeur d'un palais survent à l'amour propre de celui qui le possède; mais la décoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en général, mieux que les hommes. Dans une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes: elles ne

tiennent a la vie que par les liens du  
cœur, et lorsqu'elles s'égarant, c'est encore  
par un sentiment qu'elles sont entraînées :  
leur personnalité est toujours à deux, tandis  
que celle de l'homme n'a que lui même  
pour but. On leur rend hommage par  
les affections qu'elles inspirent, mais celles  
qu'elles accordent, sont presque toujours des  
sacrifices. La plus belle des vertus, le  
dévouement, est leur jouissance et leur  
destination ; nul bonheur ne peut exister pour  
elles que par le reflet de la gloire et des  
prosperités d'un autre ; enfin vivre hors  
de soi même, soit par les idées, soit par  
les sentiments, soit ~~par~~ surtout par les vertus,  
donne a l'âme un sentiment habituel  
d'elevation.

Aucun édifice ne peut être aussi patriotique  
qu'une église ; c'est le seul dans le quel  
toutes les classes de la nation se réunissent,  
le seul qui rappelle non seulement les  
événemens publics, mais les pensées secrètes,  
les affections intimes que les chefs et les  
citoyens ont apportés dans son enceinte.  
Le temple de la divinité semble présent comme  
elle - aux siècles écoulés.

Les fêtes conduisent naturellement à réfléchir sur les tombeaux ; de tout sens, la poésie s'est plus à rapprocher ces images, et la sottise aussi est un terrible poète qui ne les a que trop souvent réunies. —

La monotonie, dans la retraite, tranquillise l'ame ; la monotonie dans le grand monde, fatigue l'esprit. —

La plaisanterie allège pour un moment le poids de la vie : vous aimez à voir un homme, votre semblable, se jouer ainsi du fardeau qui vous accable, et bientôt, animé par lui, vous le soulevez à votre tour. —

Rien ne saurait égaler la charmes d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourrait exciter l'intérêt. Sa physionomie moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaieté sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières ; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement ; il s'anime, et néanmoins il tient toujours les rênes de son esprit pour le conduire sûrement et rapidement : bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien, il

fait valoir a son tour ceux qui viennent  
l'approuver; il ne laisse point passer une  
expression heureuse sans la relever, une  
plaisanterie piquante sans la tenter, et  
pour un moment du moins l'on se plaît  
et l'on jouit les uns des autres comme si  
tout était concorde, union et sympathie  
dans le monde. —

O 'est en vain que l'esprit juge avec  
impartialité le pays qui nous a vus naître;  
nos affections ne s'en détachent jamais; et  
quand on est contraint a le quitter, l'édistance  
semble déracinée, on se devient comme  
étranger a soi même. Des plus simples  
usages, comme les relations les plus intimes; les  
intérêts les plus graves, comme les moindres  
plaisirs: tout était de la patrie; tout n'en est plus.  
On ne rencontre personne qui puisse vous  
parler d'autrefois, personne qui vous atteste  
l'identité des jours passés avec les jours  
actuels; la destinée recommence, sans que la  
confiance des premières années se renouvelle;  
l'on change de monde, sans avoir changé  
de cœur. Ainsi l'exil condamne a se survivre;  
les adieux, les séparations, tout est comme  
à l'instant de la mort, et l'on y assiste  
avec les forces entières de la vie —

Le sentiment de la justice est peut-être  
le plus rare de tous dans les conquérants,  
car ils aiment mieux être généreux que  
justes; parceque la justice suppose un  
rapport quelconque d'égalité avec les  
autres. —

Fredric III n'était point sensible, mais il  
avait de la bonté; or les qualités universelles  
sont celles qui conviennent le mieux aux  
Souverains. —

L'éducation faite en s'amusant, disperse  
la pensée; la peine en tout genre est un  
des grands secrets de la nature; l'esprit  
de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts  
de l'étude comme notre âme au souffrance.

Il n'y a que l'enfance dans qui la  
légalité soit un charme; il semble que  
le Créateur tienne encore l'enfant par  
la main, et l'aide à marcher doucement  
sur les nuages de la vie; mais quand le  
temps livre l'homme à lui-même, ce n'est  
que dans le service de son âme qu'il  
trouve des pensées des sentiments et  
des vertus. —



Un pays pauvre, d'une étendue si bonne  
sans luxe, sans art et sans guérison, est  
et n'est pas les habitants comme un royaume qui  
cache ses vertus dans l'ombre et les consacrent  
toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. —

Depuis cinq siècles que dure la prospérité  
de la Suisse, on compte plutôt de sages  
générations que de grands hommes. Il  
n'y a point de place pour l'éducation,  
quand l'ensemble est aussi heureux. On  
dirait que les amitiés de cette nation regrettent  
encore au milieu d'elle: toujours elle les  
aspire, les imite et les honore. —  
Dans le silence de la retraite, rien ne  
semble plus triste que l'esprit d'isolement.  
L'homme solitaire a besoin  
qu'une émotion intime lui tienne lieu  
du mouvement extérieur qui lui manque.

---

Les hommes de génie de tous les pays  
sont faits pour se comprendre et pour  
s'estimer; mais le vulgaire des crétins  
allemands et français s'appuie sur la fable  
de la Fontaine, et le bigorne ne peut

manger dans le plat ~~un~~ ni le remède  
dans la bouteille. Le contrat le  
plus frappant se fait voir entre les  
espoirs développés dans la solitude et  
ceux formés par la société. —

C'est une découverte moderne, que la timi-  
dité tient à tout l'ensemble. De nos beaux  
arts et ce serait s'interdire de grands  
effets que d'y renoncer: elle est l'image  
de l'espérance et du souvenir. Un son nous  
a fait desirer celui qui doit lui répondre  
et quand le second retentit, il nous rappelle  
celui qui vient de nous échapper. —

Remarquons en ce lieu que quand on contemple  
la mer, cette immensité toujours et  
mouvement et toujours inépuisable, cette  
immensité qui semble braver l'œil  
et tous les sens présents à la fois, la  
toute les sensations de nous se multiplient  
et nous nous sentons de ce que nous sommes  
capables de plaisir et d'espérance. C'est  
là que se fait le mariage. L'homme est un  
être indolent et paresseux embelli par  
la poésie: il est digne d'admiration  
si elle respire et se fait toujours.



Rarement on parvient, dans la vie, à  
pénétrer les sentimens secrets des hommes:  
l'affectation et la fausseté, la feignedeur et  
la modestie, exagèrent, altèrent, contiennent  
ou voilent à quoi se passe au fond du coeur.  
Un grand acteur met en évidence les sympt.  
de la vérité dans les sentimens et dans les  
caractères, et nous montre les signes certains  
des penchans et des émotions vraies. Tant  
d'individus traversent l'existence sans le  
doutier des passions et de leur force, que  
souvent le théâtre révèle l'homme à l'homme  
et lui inspire une sainte terreur des orages  
de l'âme. En effet quelles paroles pourraient  
les peindre comme un accent, un geste, un  
regard! les paroles en disent moins que  
l'accent, l'accent moins que la physionomie  
et l'ineffable est précisément ce qu'un  
sublime acteur nous fait connaître.

Quand il paraît un homme de génie en  
France, dans quelque carrière que ce  
soit, il atteint presque toujours à un  
degré de perfection sans exemple; car il  
reunit l'audace qui fait sortir de la



15  
route commune, au fait du bon goût, qu'il  
importe tant de conserver lorsque l'originalité  
du talent n'en souffre pas. Il me semble  
donc que Palma peut être cité comme  
un modèle de hardiesse et de mesure  
de naturel et de dignité. Il possède tous  
les secrets des arts divers; ses attitudes  
rappellent les belles statues de l'antiquité;  
son vêtement sans qu'il y pense, est  
drapé dans tous ses mouvements comme  
s'il avait eu le tems de s'arranger dans  
le plus parfait repos. L'expression de  
son visage, celle de son regard, doit être  
l'étude de tous les peintres. Quelquefois  
il arrive les yeux à demi ouverts, et  
tout à coup le sentiment en fait jaillir  
des rayons de lumière qui semblent éclairer  
toute la scène. - De son de sa voix  
ébranle dès qu'il parle, avant que le  
sens même des paroles qu'il prononce  
ait excité de l'émotion. Lorsque dans les  
tragédies il s'est trouvé par hasard  
quelques vers descriptifs, il a fait sentir  
les beautés de ce genre de poésie comme



si Pindare avait recité lui même ses chants. D'autres ont besoin du tems pour émuouvoir, et font bien d'en prendre mais il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, renouvelle toute la sympathie du cœur. —

L'âme est un foyer qui rayonne dans tous les sens; ~~c'est dans ce foyer~~; c'est dans ce foyer que consiste l'existence; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce moi, centre et mobile de nos sentimens et de nos idées. Sans doute, l'incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées; il faut répéter suivant l'usage: tel individu a de la raison, ou de l'imagination, ou de la sensibilité &c. mais si l'on voulait s'entendre par un mot, on devrait dire seulement: il a de l'âme, il a beaucoup d'âme. C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme. —

Ce n'est pas le nombre des individus  
 qui constitue leur importance morale.  
 Lorsqu'un innocent meurt sur un échafaud,  
 les générations entières s'occupent de  
 son malheur, tandis que des millions  
 d'hommes périssent dans une bataille  
 sans qu'on s'en informe de leur sort. Il y a  
 une telle prodigieuse différence qui met  
 les hommes entre l'injustice commise  
 envers un seul et la mort de plusieurs?  
 c'est à cause de l'importance que nous  
 attachons à la loi morale. elle est mille  
 fois plus que la vie physique dans l'univers  
 et dans l'âme de chacun de nous, qui  
 est aussi un univers.

Vous dites que vos amis veulent vous trahir;  
 prenez garde de les accuser injustement;  
 malheur à celui qui aurait heurté une  
 affection véritable. car ce sont les anges  
 du ciel qui nous l'envoient, ils se sont  
 réservés cette part dans le destin de l'homme.

On accuse souvent l'enthousiasme sincère  
de ce qui ne peut être reproché qu'à  
l'enthousiasme affecté; plus un senti-  
ment est beau, plus la fausse imitation  
de ce sentiment est odieuse. Usurper  
l'admiration des hommes, est ce qu'il  
y a de plus coupable; car on tarit en-  
core la source des bons mouvements en  
les faisant rougir de les avoir éprouvés.  
D'ailleurs, rien n'est plus pénible que les  
sous-fautes qui semblent sortir du  
sanctuaire de l'âme; la vanité peut  
s'emparer de tout ce qui est extérieur, il  
n'en résultera d'autre mal que de la  
pretention et de la disgrâce; mais  
quand elle se met à contrefaire les  
sentiments les plus intimes, il semble  
qu'elle viole le dernier asyle où l'on  
espérait lui échapper. Il est facile  
cependant de reconnaître la sincérité dans  
l'enthousiasme; c'est une mélodie si  
pure, que le moindre désaccord en détruit  
tout le charme; un mot, un accent, un

regard expriment l'émotion concentrée qui  
répond à toute une vie. —

La nature peut-elle être sentie par des  
hommes sans enthousiasme ? Ont-ils  
pu lui parler de leurs froids intérêts, de  
leurs misérables desirs ? Que répondraient  
la mer et les étoiles aux vanités étroites  
de chaque homme pour chaque jour ?

Mais si notre âme est émue, si elle  
cherche un Dieu dans l'univers, si même  
elle veut encore de la gloire et de l'amour,  
ils y a des nuages qui lui parlent, des  
torrents qui se laissent interroger, et le  
vent dans la bruyère semble daigner nous  
dire quelque chose de ce qu'on aime. —

Si l'enthousiasme enivre l'âme de bonheur  
par un prestige singulier il soutient encore  
dans l'infortune ; il laisse après lui je  
ne sais quelle trace lumineuse et profonde  
qui ne permet pas même à l'absence, de  
nous effacer du cœur de nos amis. Il nous  
sert aussi d'asyle à nous mêmes contre  
les foudres les plus amers ; et c'est le seul  
sentiment qui puisse calmer sans refroidir.

On a raison d'exclure les femmes des affaires  
politiques et civiles ; rien n'est plus opposé  
à leur vocation naturelle que tout ce qui leur  
donnerait des rapports de rivalité avec les  
hommes. et la gloire elle-même ne saurait  
être pour une femme qu'un deuil estâtant  
du bonheur.



un coursier utile au champ de Mars,

Vous portez fièrement au milieu des hasards,  
 Percer les escadrons, vole, se précipite;  
 De carnage t'anime, et le peril t'irrite,  
 Environné de morts, sanglant, percé de coups,  
 Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.  
 Quand la force le quitte, encore plein de courage,  
 De l'horreur des combats il sort et vous dégage:  
 Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;  
 Il expire content quand il vous a sauvé.

f. L'agriculture: / pas Prossat.

Et dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,  
 Vous instruit-il d'exemple aux généreux penchans?  
 De bienfaits mutuels voyez vivre le monde,  
 Ce champ nourrit le bœuf et le bœuf le féconde;  
 L'arbre suce la terre, et des rameaux flétris  
 A leur sol maternel vont mêler leurs débris;  
 Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée;  
 L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée:  
 Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert,  
 Des cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.

f. L'homme des champs: / Delille

La France n'avait pas encore eu de prince plus prudent, plus sage, ni plus actif que Léopold : la paix régnait au dedans du royaume et la gloire au dehors. Il avait tellement les qualités d'un Monarque, que personne ne songea de son vivant, à lui donner le titre d'usurpateur, qualification injurieuse qui lui a été prodiguée par plus d'un Historien, et que plus d'un homme ni comme lui pour commander aux autres, a su effacer à force d'heroïsme de travaux et de vertus.

Comment au milieu d'une Noblesse inquiète et jalouse à l'égard de ses droits, comment après s'être emparé de la couronne, ainsi que de son propre héritage, ne fut-il pas en butte, ni à une de ces révolutions qui environnent les trônes nouvellement fondés, ni même à aucune conspiration secrète contre sa personne ? Comment son autorité fut-elle paisible, et reconnue sans soulèvement et sans trahisons ? C'est qu'il avait le caractère de l'homme fait pour gouverner. Il faut que le vulgaire des hommes cède malgré lui, à ce grand caractère. Il a

appartenu à tous ceux qui ont acquis un  
diadème, sans y être appelés par leur  
naissance. Ils ont paru s'asseoir ~~adroitement~~  
à leur véritable place, et rencontrés dans  
leurs droits méconnus ou oubliés. C'est la  
nature qui forme ces hommes extraordinaires  
qu'elle tient en réserve pour sauver et régir  
à propos les Empires.

f. De Dupin: / d' Histoire des hommes.

Maximilien IV. n'eut point de qualités  
guerrières. Jugé presque aussitôt qu'il le  
montra, on ne craignit point un empereur  
médicre, qui se bornait à être plutôt  
l'Avocat que le Juge de l'Allemagne, et  
qui ne paraissait vouloir remplir que le  
rôle de pacificateur, sans intérêt pour lui  
pas même de sa réputation. Nous oserions  
presque avancer, que sous de semblables  
monarques, l'univers. Serait heureux; ils sont  
les ouvriers secrets du bonheur public. Une  
nation, sous un tel Roi, vit obscure mais  
tranquille. Qu'on paye cher la gloire et  
le périssable bonheur d'étendre sa domination!

Un sceptre trop étendu est aisément brisé,  
et cette prodigalité de puissance ressemble  
à ces dernières secousses d'un homme  
qui termine son rôle. Presque toujours  
trente ans de gloire sont rachetés par dix  
ans de calamités; presque toujours à l'autre  
bout du niveau de la terre qu'il ne craignit  
pas d'ébranler, le conquérant trouve la  
honte et un abaissement total.

(De la même histoire)

### Portrait de Marie - Thérèse

Ce fut la plus grande princesse et la plus  
aimable femme de son siècle. Son esprit  
était aussi excellent que son cœur. Sa  
simple nature l'avait formé. Elle s'était  
fait un style qui ne ressemblait à aucun  
autre. Sans avoir jamais étudié les  
langues par principe, la justesse de son esprit  
lui présentait toujours le mot propre. Peu  
de femmes, peu de ministres même ont eu  
ce coup d'œil lumineux qui apprécie dans  
un instant tout ce qu'on propose. Cet  
avantage n'était pas le seul que

distinguait Marie-Thérèse. Sa figure, l'une des plus belles qu'on ait vues, respirait la bonté et la franchise. Elle ignorait entièrement l'usage de ces mots vagues, dont certains princes se sont fait un art pour amuser la vanité des particuliers, ou nourrir leurs espérances. Marie-Thérèse écoutait tout le monde sans être préparée à faire une réponse arrangée dans son cabinet avec ses ministres. Elle la prenait dans le discours qu'on lui adressait: discours qui fixait toute son attention. Jamais de défaites, jamais de promesses illusoires: un refus motivé, ou une grâce prompte.

Abdirame ~~ne serait point connu~~ mérita d'être le contemporain de Charlemagne et de le combattre. Il était à Cordoue ce que ce roi était en France, et Alfred en Angleterre, le créateur de la monarchie. Plus grand, plus instruit que tous ceux de la nation, il voulut l'élever à sa hauteur. Elle était guerrière comme lui elle était



aimable et galante comme lui. Elle fut la première qui eut une police et des lois. La cour de Charlemagne et celle d'Alfred n'étaient pas aussi brillantes que la sienne. Alodrame avait un peuple et des femmes propres à embellir toutes les fêtes; les Français et les Anglais n'en étaient point encore arrivés jusqu'à. Devenu souverain de l'Espagne, il la gouverna avec bonté; il sentit que pour s'en faire aimer, il n'y avait pas d'autre moyen. Il abandonna la conquête des Asturies, et préféra à la pompe des victoires les palmes tranquilles de l'agriculture et des arts. Les Maures se crurent libres sous son règne. Il employait les prisonniers aux travaux publics. Content de leurs services, il les en récompensait, en les affranchissant de l'esclavage, et les admettait ensuite au partage des privilèges de ses sujets. Souverain d'un peuple confondu avec ses vainqueurs, il dut s'appareiller des haines que la différence des opinions de croyance, de langage et de mœurs,

faisaient germer dans le cœur de ses  
sujets. Un tyran mal-advroit aurait  
renversé les temples, répandu le sang  
à grands flots, étonné l'Europe, par  
la bizarrerie des supplices; plus sage  
Abderrame espéra tout de la raison. Il  
attendit intérieurement une révolution sur  
les esprits qu'on ne commande jamais  
impunément. Il ne persécuta point, mais  
il sappa sourdement le culte établi, et  
amena ses sujets au Mahométisme. Ainsi  
disparut et se dénatura à l'ordure le  
christianisme, sans que le souverain eût  
versé une goutte de sang. Abderrame eut  
eu des projets plus sages, s'il avait régné  
sur un peuple semblable à celui qui suivait  
Charlemagne, ou qu'Alfred rendait vainqueur.

l'Histoire des hommes.

Celui qui persiste à suivre avec fidélité  
un maître déchu et le vainqueur des  
vainqueurs de son maître.

Shakespeare.

Il est des momens où le repos nous fatigue par son contraste avec l'activité de notre âme. —

O delin du premier âge ! O attitude confiante de félicités infinies ! O prestiges d'une imagination jeune et satisfaite ! qui pourra dire votre quiescence et votre douceur ?

Aggrandis par Vous, nous atteignons aux hauts bords de l'Univers ; que ne pouvons nous avoir de la durée ? Eclair qui embrasse le monde et ne fait que passer, vous êtes tout le destin de l'homme : vous atteignez la grandeur et sa faiblesse.

N. A. de Salvandy

... Je m'indignais de penser que le pouvoir, cette arme dressée par le concours et pour le salut de tous, pût devenir l'instrument de passions ignobles, et provoquer dans la conscience du jeune homme des doutes affreux. C'est là le crime des tyrans ! Ils découragent nos plus nobles espérances, et nous exposent à nous demander avec effroi, jusqu'à

ce que notre raison soit plus forte  
que le malheur, s'il y a une vertu,  
une justice, un Dieu !

Quiconque après s'être éloigné une fois de  
l'objet aimé, est à l'épreuve de tous les  
chagrins de la vie : le malheur ne sera  
jamais plus fort que lui.

Du même

Quiconque a vécu sous le joug de gouverne-  
ments depravés, sait que la dernière  
jouissance qu'une âme genérale puisse  
éprouver alors, est dans la douceur de  
rencontrer des âmes aussi vivement éblouies.  
Ce n'est pas alors pour elle des vœux qui  
gemissent ; elle en veut qui s'indignent ;  
il est une sorte de colère vertueuse dont  
l'accent a seul le don de la console.

Du même

Les coeurs qui n'ont battu encore que  
pour d'ardens regrets et des vœux inutiles  
ont au pouvoir d'affections heureuses  
comme à un rempart contre quel ceignent  
les affaiblis du sort comme à un céleste refuge-  
ment par la bonté de Dieu à tous les hommes.

Dieu en mettant le malheur sur la  
terre comme une punition y place la  
résignation comme une vertu, et l'espé-  
rance comme un devoir. La même

Il y a <sup>dans quelques</sup> femmes un mérite paisible  
mais solide, accompagné de mille vertus  
qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur  
modestie.

La Bruyère

Le plaisir de la critique nous ôte celui  
d'être vivement touché de très-belles choses.

Il apparaît de temps en temps sur la  
face de la terre des hommes rares, exquis,  
qui brillent par leur vertu, et dont les  
qualités éminentes jettent un éclat prodi-  
gieux, semblables à ces étoiles extraordi-  
naires dont on ignore les causes, et dont on  
sait encore moins ce qu'elles deviennent après  
avoir disparu, ils n'ont ni aïeux ni descen-  
dants, ils composent seuls toute leur race.

Il y a des gens qui parlent un moment  
avant que d'avoir parlé : il y en a



d' autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien; ils sont puristes, et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source et avec liberté: ils parlent proprement et ennuyeusement.

En même.

J' n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il ne salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Pléante est un très honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable. Chacun de sa part fait tout le plaisir et tout l'agrement des sociétés on se le trouve. On ne peut voir ailleurs plus de probité, de politesse: ils se quittent demain, et l'acte de leur séparation est tout aussi cher, le même. Et j'ai sous mentir.

certaines merites qui ne sont <sup>point</sup> ~~pas~~ faits pour  
être ensemble, à certaines vertus incompati-  
bles.

Le monde est pour ceux qui suivent les cours  
ou qui peuplent les villes : la nature n'est  
que pour ceux qui habitent la campagne,  
car seuls vivent, car seuls du moins connaissent  
qu'ils vivent.

Un homme vain trouve son compte à dire du  
bien ou du mal de soi : un homme modeste  
ne parle point de soi.

Une personne à la mode ressemble à une  
fleur bleue qui croit de soi-même dans les sillons  
ou elle étouffe les épis, diminue la moisson  
et tient la place de quelque chose de  
meilleur, qui n'a de prix et de beauté que  
ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui  
naît et qui tombe presque dans le même  
instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes  
s'en parent, demain elle est négligée et vendue  
au peuple. Une personne de mérite, au con-  
traire est une fleur qu'on ne désigne pas par  
sa couleur, mais que l'on nomme par son  
nom, que l'on cultive par sa beauté ou par

son odor; - l'une des graces de la nature; l'une  
 de ces choses qui embellissent le monde; qui  
 est de tous les temps et d'une vogue  
 ancienne et populaire; que nos pères ont  
 estimée et que nous estimons après nos  
 pères; à qui le dégoût ou l'antipathie de  
 quelques uns ne saurait nuire: un lys, une rose.

Il y a autant de faiblesse à feindre la  
 mode - qu'à l'affecter. —

Il y a bien des dangers dans la certitude  
 d'un sentiment vrai qu'on inspire - l'amon-  
 propre flatté se joint à l'émotion de l'âme  
 et alors la raison reste sans force. —

Discours de Sylla au forum.

Romains, dans ce grand jour, le monde va connaître  
Si votre dictateur était digne de l'être,  
Et si tant de travaux qu'il couronne aujourd'hui  
Vous ont à votre tour rendus dignes de lui.  
Citoyens, chevaliers, pontifes, Sénateurs,  
Et vous de la Patrie illustres défenseurs;  
Ecoutez: je vous dois, je me dois à moi-même,  
De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,  
Et d'exposer enfin à vos regards surpris,  
Les immenses travaux par moi seul entrepris.  
J'ai subjugué le Pont, le Bosphore, l'Épire;  
Les eaux du Phalaris traversent votre empire;  
La Grèce toute entière est soumise à vos lois,  
Et des bords Lybiens j'ai chassé tous les rois.  
La chute de Carthage avait ébranlé Rome:  
J'ai réparé les maux qu'il avait faits un grand homme.  
Tugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,  
Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis.  
C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre,  
Je voulais une gloire et plus rare et plus chère:  
Rome en proie aux fureurs des partis triomphants,  
Mourante sous les coups de ses propres enfants,  
Invoquait à la fois mon bras et mon génie.

De me fis dictateur : je sauvai la patrie.  
 Et l'antique Sénat je rendis le pouvoir.  
 Le peuple mutiné rentra dans le devoir;  
 Jamais on ne me vit esclave du vulgaire,  
 Rechercher et trahir cet amour populaire,  
 Ou Marius voyait le but de ses travaux.  
 J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux.  
 Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes:  
 Au salut de l'état j'immolai des victimes.  
 Qu'on m'accuse violence ou même cruauté,  
 Le que j'ai fait pour Rome et pour la liberté;  
 Un reproche pareil ne saurait me confondre:  
 Du sang que j'ai versé je suis prêt à répondre.  
 Oui, de l'humanité si j'étouffai la voix,  
 Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les loix.  
 J'ignore quel sur nom l'histoire me destine:  
 L'avenir jugera ce que Rome examine.  
 Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,  
 Je vins briser le joug qui nous fatiguait tous.  
 J'ai vaincu, j'ai régné; maintenant je veux vivre!  
 Je rejette la coupe où le pouvoir s'ionne.  
 J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis;  
 Et j'impose silence à tous mes ennemis;  
 Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire;  
 J'ai mis entre eux et moi l'abysses des ans glorieux.



Le dictateur n'est plus: je remets au Sénat  
Avec l'autorité les rênes de l'état.  
Ecoutez!... Que ma voix remplisse cette enceinte.  
J'ai gouverné sans peur j'abdique sans crainte.

— Par E. Jouy.

La conscience n'est qu'un guide peu  
sûr sans la religion; donner donc à  
votre Elève des sentimens religieux;  
persuader lui bien que dans tous les  
momens de la vie, Dieu la voit et l'entend  
frapper son imagination de cette importante  
et sublime idée; donner lui l'exemple de  
la piété; qu'elle vous surprenne souvent  
priant Dieu, qu'elle soit convaincue que  
vous trouvez dans ce devoir toutes les  
consolations dont vous avez besoin, et que  
vous le remplissez avec joie. Faites lui  
admirer les ouvrages de Dieu, les aïeux  
la terre, la verdure, les fleurs; que le fruit  
qu'elle mange, la rose qu'elle cueille  
tout serve à lui rappeler la bonté et  
la puissante main d'Elle Suprême qui a  
tout créé. Apprenez lui des prières  
courtes, simples et touchantes, qu'elle  
puisse comprendre et sentir.

M<sup>re</sup> de Gandia. /: adulte et Théod.

... Son cœur lui faisait faire toutes les  
réflexions qu'une semblable aventure  
peut inspirer, je ne m'en permis  
pas ~~d'autre~~ une seule; une remon-  
strance inutile est aussi vaine  
qu'ennuyeuse, et souvent elle sèche  
tout-à-coup les pleurs du repentir  
le plus sincère. —

Le remords d'un crime doit flétrir  
l'âme, mais le repentir d'une  
faiblesse involontaire n'a rien de  
déchirant ni d'amer; ce sentiment  
vertueux nous console de nos fautes,  
et nous s'accorde avec nous mêmes.  
De la même

Die nachricht von dem tragischen Tod  
 dess großen Mannes, verbreitete sich mit  
 außerordentlicher Schnelligkeit in Inn- und  
 Auslande, und durchlief bald ganz Europa  
 welches seinen Namen solange mit Theilnahme  
 und Bewunderung genannt hatte. Sie erfüllte  
 die vereinigten niederländischen Provinzen  
 mit der ~~der~~ höchsten Beistimmung, und die  
 Spanier und ihre Anhänger mit ausschweifender  
 Freude. — So endete Wilhelm der Erste von  
 Oranien — Nassau, einer der Merkwürdigsten  
 Männer seiner und aller Zeiten, im blühenden  
 Alter von 51 Jahren. Er war von mehr als  
 mittlerer Mannsgröße, vortheilhafter Wachs-  
 bleicher Gesichtsfarbe, und hatte braune feurige  
 Augen, Die erhabenen Eigenschaften dieses  
 großen Geistes haben wir aus seinen  
 Thaten kennen gelernt; aber schwerer ist es  
 seinen Charakter zu ergründen, und gesucht  
 zu beurtheilen — Seine Anfänger und

Freunde erhoben den Werth seinen Herzen  
und seine menschlichen Tugenden  
eben so sehr, als die Vorzüge seines  
Kopfes; seine zahlreichen Feinde hingegen  
klagen ihn der Herrschsucht, der Bosheit und  
einer außerordentlichen Verstellung an.

Herrschsucht ist das Erbe aller grossen Geister,  
die ihr Übergewicht über die gemeinern  
Naturen der Menge fühlen; und Verstellung  
war sehr verzeihlich in seiner Lage, worin  
er mit so arglistigen Gegnern zu kämpfen  
hatte. Wer aber auch Recht haben mag  
von beiden Theilen, immer bleibt ihm der  
unsterbliche Ruhm, der Schöpfer der nieder-  
ländischen Freyheit gewesen zu seyn. Alle  
Körper- und Geisteskräfte, sein Vermögen und  
endlich sein Leben selbst opferte er diesem  
selbstgeschaffenen Noth auf, and er würde  
das angefangene grosse Werk ganz hinaus  
geführt, und vielleicht allen niederländischen



Provinzen die Unabhängigkeit errangen, wenigstens Brabant und Flandern für die Republik gerettet haben, hätte nicht oft die Giftthaue des Missgunst und Cabale die schönsten Früchte seines Genies zerstört, und endlich der Mordstahl der Rache ihn in der mitte seiner Laufbahn erreicht.

Sollen wir trauern, dass er fiel in der Fülle seiner Kraft? Noch ging sein berühmtes Nahme rein und unbefleckt zur Unsterblichkeit über, und die Thränen der Niederländer flossen dem Bräcker und Befreyer des gemischthandelten Vaterlandes. Aber mit Recht läßt die Schwäche der menschlichen Natur uns zweifeln, dass dem Manne, welcher den Ehrgeiz und Muth hatte, die Niederlande dem Mächtigsten Monarchen der Erde zu entreißen, immer an dem Prachme, der erste Bürger des befreiten Staats zu seyn, genügt haben würde; und wie leicht wäre dann der

Vater des Vaterlandes zum Despoten des-  
selben herabgesunken. Dieser Schmach  
wandte das Schicksal wohlthätig von ihm  
ab, und dieser Gedanke tröstete uns über  
seinen frühen Tod.

/: Carl Cartho: / Geschichte des  
Abfalls der Vereinigten Niederlande  
von der Spanischen Regierung.

Rien de plus beau que l'histoire de  
la Nature quand elle est liée à celle  
de la religion. La Nature n'est rien  
sans Dieu; et par l'opération de Dieu  
elle produit tout, elle vivifie tout, sans  
être rien de ce qui compose l'Univers;  
Dieu en est le mouvement, la sève et la vie.  
Ne parlons jamais des créatures que pour  
nous rapprocher ~~des~~ du Créateur.  
Elles sont la réverbération de la lumière  
indéfectible; et ce sont là des idées qui  
nous élèvent et nous abaissent; car l'homme  
n'est jamais plus petit et plus grand  
que lorsque il se considère en Dieu.  
Alors il apperoit un Être infini dont il  
est l'image, et devant qui il n'est qu'un  
Atome. Deux contrariétés apparentes qu'il  
faut concilier pour avoir une juste idée de  
soi même, et pour ne pas donner dans l'exces  
des Anges superbes, ni dans celui des incrédules  
qui le réduisent à la condition des bêtes.

A un peintre.

Le Carrache n'eut rien fait malgré la fièvre de son pinceau, s'il n'eut eu cette verve qui donne de l'enthousiasme et du feu. On reconnaît dans ses tableaux une âme qui parle, qui chauffe, qui ravit. On croit devenir lui-même à force de l'admirer, et de le remplir de la vérité de ses images. Prenez ce grand homme que vous avez choisi pour modèle, respirez en vous; et vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fâchez-vous que son ombre, vous mériterez qu'il s'estime; l'ombre d'un grand homme a quelque réalité.  
La Nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint; et, pour la bien rendre, il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les peintres, comme parmi les poètes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage on se sent entraîné par une pente irrésistible, à prendre

la plume ou le pinceau et l'on se livre  
à son penchant; sans cela il n'y a  
ni expression ni goût.

De même.

En decontente l'adversaire le plus important  
par une grande modération.

Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de  
monde et d'argent à la disposition; il  
faut encore savoir comment on les emploie,  
et penser que les hasards ne sont  
pas toujours entre les mains des plus forts.

Je viens de bagayer sur un sujet que vous  
savez beaucoup mieux que moi; mais  
une phrase en amène une autre, et  
insensiblement on se parle de ce qu'on  
ignore. C'est ainsi que se font les  
Lettres, on les commence sans prévoir tout  
ce qu'on y dira. L'âme quand elle  
vient à se replier sur elle-même, s'élève  
avec raison de la fécondité. C'est une  
vive image de la production d'un monde.



Sorti du Néant; car enfin notre  
pensée qui n'existait pas, eut tout-à-  
coup, et nous fait sentir que la création  
comme le prétendent certains philosophes,  
n'est réellement pas une chose impossible.

La plupart des hommes ne considèrent  
l'histoire que comme une belle tapisserie  
de Flandre à la quelle ils donnent  
un coup d'œil. Ils se contentent  
de voir des personnages éclatans par  
la vivacité des couleurs; sans penser  
à la tête qui en ébauche le dessein  
non plus qu'à la main qui s'exécute.  
Ma fois qu'on puisse profiter de  
l'histoire lorsqu'on ne s'attache qu'à  
voir passer en revue des princes, des  
batailles, des exploits; mais je ne  
connais pas un meilleur livre pour  
instruire, quand on considère la marche  
des événements et qu'on observe comment  
ils furent amenés, quand on analyse

les talens et les intentions de ceux qui  
faisaient tout mouvoir, quand on le  
transporte dans les lieux et dans les  
regions ou les choses memorables se  
sont passées.

La lecture de l'histoire est un sujet  
inpuisable de reflexions. —

C'est l'ame et non les yeux qui doivent  
lire tous les ouvrages historiques.

La gaieté est le beau de la vie,  
et ce que me fait croire que votre piété  
le soutiendra, c'est que vous êtes son  
soutien ~~et~~ d'une humeur enjouée. On se  
lasse insensiblement de la vertu lorsqu'on  
se l'attache de soi-même. Alors tout devient  
à charge; et l'on finit par donner dans  
la plus triste misanthropie ou dans la  
plus dangereuse dissipation.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point  
de paix. La tranquillité est fille  
de la règle; et c'est par la règle que  
l'homme se renferme dans la spha-  
re de ses devoirs.

Toutes les créatures inanimées nous présentent l'exactitude : les astres font périodiquement leurs cours, et les plantes ne s'animent qu'au moment qui leur est marqué. On sait l'instant que le jour doit paraître, et il n'y manque pas; on connaît le moment de la nuit, et alors les ténèbres couvrent la terre. Le vrai philosophe ne renverse pas l'ordre des temps, à moins qu'il n'y soit forcé par des occupations ou par des usages qui l'exigent. Tout le bonheur d'un religieux consiste à savoir être seul, savoir prier, savoir étudier. Il ne me reste que ce bien-être et je le préfère à tous les plaisirs du monde. La conversation de quelques savans ou de quelques amis m'est infiniment précieuse — pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien sur la distribution de mon temps. Je n'ai jamais prétendu me rendre esclave de la minute aux heures dont je puis disposer : mais j'aime l'ordre et je ne vois que cet amour qui puisse troubler l'harmonie de l'âme et des sens. Du même

Pour vous, mon cher ami, persévérez dans la vertu. On est au dessus de toutes les dignités, quand on est sincèrement vertueux: la persévérance n'est promise qu'à la défiance de soi-même, et qu'à la fuite des occasions; quiconque a de la presumption doit s'attendre à des rebûtes.

Quand je pense que les Papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire passer mon Nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverses Nations quand j'aurai la Migraine et quand je me ferois saigner, j'en ris de pitié. Les dignités sont des pièges qu'on a brillantes pour qu'on y laissât prendre. Peu de personnes connaissent bien les desagremens de la grandeur on n'est plus à soi; et de quelque manière qu'on agisse, on a des ennemis. —

Quand on voudra faire le parallèle de la Religion avec la philosophie on ne s'apercevra pas à s'apercevoir que l'une

étend immensément toutes les facultés  
de l'esprit et que l'autre les resserré  
dans un cercle extrêmement étroit. Le  
monde est le nez plus ultra pour un  
philosophe d'atens; et ce monde n'est  
qu'un atome pour le chrétien. L'un en  
fait son bonheur et sa fin; l'autre ne le  
regarde que comme une figure qui passe  
et n'y donne qu'un simple coup d'œil.  
L'un s'adore, parcequ'il est son tout et son  
Dieu; l'autre ne l'envisage que comme  
une vapeur qui va bientôt se dissiper.

---

Il serait à propos que les hommes ne  
lissent que les livres relatifs à leur profes-  
sion, à leur bonheur, et au goût qu'ils  
voient avoir naturellement pour l'ordre  
et la vérité; mais comme si la vie  
avait des multitudes de jours et d'années  
qu'on peut sacrifier à la folie et  
à la curiosité, ils lisent indistinctement  
tout ce qui leur tombe sous la main.  
Ils ne s'imaginent pas lorsqu'ils lisent



que la lecture jette dans l'esprit et dans leur cœur; et cependant après avoir lu quinze ou vingt ans, s'ils veulent rentrer sérieusement en eux mêmes, ils reconnaissent que leur esprit n'est plus ce qu'il était, mais qu'il est devenu le résultat des ouvrages qu'ils ont parcourus. De là viennent et cette confusion générale d'idées qu'on trouve chez le même homme et ces inconséquences et ces contrariétés qui le font tourner à tout vent.

Les belles-lettres ne sont que des friandises pour l'esprit; mais les sciences sublimes sont des mets pleins de substance et de sève: et pour satisfaire l'âme et l'esprit tout-à-la-fois on y fait très bien de lire des livres récréatifs et des livres profonds. Si l'on n'est que profond on n'est point aimable; si l'on est qu'aimable on n'est que superficiel.

Une lecture qui tire notre esprit de  
sa sphère, pour le jeter dans des  
tourbillons où il s'égare, est une lecture  
très dangereuse. Il faut s'interroger  
toutes les fois qu'on a lu, pour examiner  
si les idées y ont gagnées ou perdues; car  
nous avons en nous mêmes un moniteur  
secret et une raison qui nous rendent  
un compte fidèle de ce qui se passe  
en nous, quand mettant les préjugés  
et les passions à l'écart, nous nous  
appliquons à nous consulter nous mêmes.  
Tout livre qui ne nous sert pas à  
bien caler nos idées, comme à bien  
regler nos desirs, est au moins un lion  
inutile s'il n'est dangereux; car il  
faut savoir trouver de l'utilité jusque  
dans nos amusements. —

Ainsi l'on voit rarement l'homme dans  
son vrai point de vue. On croit que c'est  
lui; et ce n'est qu'un assemblage de  
bizarreries, de goûts et d'opinions, qu'il

a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux  
 qu'il fréquente. Les études même ne  
 servent le plus souvent qu'à le dénaturer,  
 en le dépouillant de tout ce qui lui était  
 propre, et en le rendant un personnage  
 factice. S. Augustin disait que l'homme  
 considéré dans son essence et dans tous  
 ses rapports, est l'énigme la plus difficile  
 à expliquer. En effet presque toujours  
 dissimulée à lui-même, il échappe  
 au pinceau quand on veut faire son portrait.  
 Par sa dépendance ou il est d'un corps  
 périssable et charnel, ses pensées l'agitent  
 comme son sang, et participent à sa flai-  
 dité. Il n'y avait qu'un Dieu qui pût  
 unir si intimement une âme indivisible  
 à une substance toute composée de parties  
 un esprit immortel à une masse de chair  
 destinée à le réduire en poudre; enfin, des  
 pensées à des sensations, des idées à des  
 fibres, des affections à des nerfs.

Il suffit donc de descendre en nous  
mêmes, et de nous considérer pour  
voir un prodige toujours renaissant,  
mais nous n'y trouvons qu'un abîme  
effroyable. Si Dieu n'y occupe pas  
le premier rang. Chacun de nous doit  
lui eriger un trône dans son propre  
cœur; autrement il devient un chaos  
où il n'y a ni ordre ni symétrie.

L'homme cependant n'est peut-être  
pas si méchant qu'on le s'imaginer  
l'oisiveté l'a conduit à plus d'excès  
que la persécution. Les occasions de faire  
le mal se multiplient chez un homme  
qui ne fait rien; et si l'on reproche  
aux femmes d'être puleuses ou médi-  
santes, c'est que pour l'ordinaire elles  
ne sont point occupées.

Je ne lui étourne point si la mort faisait  
la méditation continuelle des philosophes  
chrétiens. Lorsqu'elle est bien vue, elle  
n'offre à l'homme rien que de grand  
rien que de consolant. Mais nous n'a-

75  
jugons que par l'honneur des tombeaux,  
c'est-à-dire par tout ce qui n'a  
rapport qu'avec nos corps; et alors elle  
nous paraît le spectacle le plus affreux.  
C'est ce qui faisait dire à S. Charles  
Borromeo, que si la mort était l'ennemi  
du corps, elle était la bonne amie  
de l'âme, et que l'homme ~~ne~~ n'en-  
tendait pas bien ses intérêts, quand  
il ne la désirait pas. — — —

La Providence a si bien arrangé les choses  
qu'elle compense le mal par le bien;  
et que pour ne pas lier l'homme de  
merite au découragement ou à l'orgueil  
elle le met dans une balance qui l'élève  
et l'abaisse alternativement. Nous serions  
trop fiers si nous n'avions que des  
prieurs; et trop humiliés si nous ne  
rencontrerions que des détracteurs. Il  
nous faut un équilibre, qui nous soutienne  
entre la louange et la satire pour nous  
tenir au niveau de l'humanité.



... Français pourtant plus d'obligeance  
que de vérité dans les expressions de l'attache  
de cette lettre; mais nous sommes  
tous faits ainsi: une louange nous  
plaît toujours, même quand nous  
l'entons qu'elle est exagérée; et lorsque  
elle vient d'un homme supérieur, elle  
nous grandit à nos propres yeux;  
tout en reconnaissant qu'elle est pas  
pas juste, nous espérons qu'elle est  
sincère, et nous savons qu'à celui qui  
nous la donne, de s'être ainsi trompé  
à notre avantage. —

Nos âmes étaient alors presque enivres  
d'une douce philanthropie qui nous  
portait à chercher avec passion les  
moyens d'être utiles à l'humanité  
et de rendre le sort des hommes plus  
heureux. Quoi qu'on en puisse dire  
c'est de toutes les passions celle qu'on  
devrait le plus regretter de voir s'éteindre.  
Son existence même est des erreurs humaines  
la plus déplorable.

24  
Tous ont dépeint la beauté de la Neva  
la richesse de ses quais de granit, l'im-  
posant coup d'oeil du port de Cronstadt,  
la triste magnificence du palais et des  
jardins de Peterhoff, situés sur les bords  
de la mer de Finlande, et que inspirent  
aux voyageurs une douce mélancolie en  
les portant à méditer à la fois sur les  
~~bois~~ orages d'une vaste mer remplie  
d'écueils, et sur ceux qui entourent un  
despotisme sans limites sur un trône  
colossal sans barrière; car malgré tous  
les prestiges du luxe et des arts, là où  
on ne voit aucune borne à l'autorité, il  
ne peut exister de quelque beau nom  
qu'on les nomme qu'un maître et des  
esclaves. —

## Do Murzki

Witaj darze! Którego zarzeka wstade  
Gracjom wycza mowy, a myśli nie odradze,  
Ledwie się dać, chycie' tuwarocane brimiania  
Zisna, się, nie występnę radoci, Tay, wstęhuicimie  
Wstęhuicimie jest twym holdem, godtem Winnie stary  
Czwiedz się, drze i milere, lew drze, nie zobawo,  
Milayse; a iadumaia; nad mym stancem iszere  
Urokiem znikłych dźwięków, i myśli nie przesere,  
Uros' rozrzuicay Zagoda, a inwea ~~inwea~~ <sup>ustudy</sup>  
Podbie świat, panuy Czasom i powislay Ludy.  
Kacitan hożmian.

Niemar - takiejskiy Krzywdy, która by  
wspawiciliuie męgła nayożropnizszą, ze  
obrodni; targuicim się ze ubarą, oczyszcze  
ionli w obrodnią ta zmnizszye i litosi  
ne losow. Glin'skiego wzbudzie more, to  
chyba uwaga nad zaięta, Zawiętając,  
pociewnikow jego, który mu wstępnę wpra  
widliwiania się odigwory swoobnoci,  
porywidli do winowayozey rozpawey, która  
ydy występnę swy pomał, uwoli zgabie  
niepnyiaciele podta obrodni, niepnyiaciele  
oczyszczic - wracając do powislay swy

wojenników. Takie są obywatelskie -  
zadania i zadawanie między nami -  
sięgnijcie i pociągajcie siebie, gubia)  
Oczywiście

Wiemenni: f. Spawy, historyk

Zginsto imie polskie, lecz pod śmiercią  
kieru, co przedmiot nasz obywatel, utaw-  
nym ptomieniem palata mitosi oczyszczy -  
One to waleczna miodziar' naszą krewota  
nad Pien Tyber i Wil, one to wśród smier-  
nych Alp. wśród skwarnej strasy oddalonych  
kraioń na obcy ziem dokupowała się nadziei  
odrywkami swę wiatru.

Kiedy geniusz wojny iednym potrojeniem iyporo-  
ut Polska monarchia, i zwycięzkie deszczalki  
nad brzegami Wisty rozwinęły, po kithanasto-  
lotnion obcy panowaniu. Znalazł w Pa-  
lach niemieckim Tytu kłyszami mitosi  
oczyszczy, to obywatelstwo, to smiatosi  
i odwaga, wysze nad worytkie niemieckie  
stwo i straty!... Premia, i wzniesły się  
orty biate. Stały pod niemi liane  
drogą Polaków 124ki -  
Wiemenni

Des philosophes qui remontaient aux causes  
des grands événements, ont dit que chaque  
siècle porte en quelque manière dans son  
sein, le siècle qui va le suivre. Cette  
métaphore hardie, couvre une vérité impor-  
tante, et confirmée par l'histoire d'Athènes.  
Le siècle des lois et des vertus prépare  
celui de la valeur et de la gloire; ce  
dernier produit celui des conquêtes et  
du luxe, qui a fini par la destruction  
de la république.

Barthelemy (Anacharsis.)  
3.1.

On se sent puissamment saisi à l'entrée  
des fameux défilés ou défilés grecs à l'entrée  
durant plusieurs jours l'armée innombrable  
des Perses, et dans lequel périt Léonidas  
avec les trois cents Spartiates qu'il comman-  
dait. --- Mais foule de circonstances faisait  
naître dans nos âmes les plus fortes émotions.  
Cette mer autrefois témoins du sang des nations  
ces montagnes dont les sommets s'élevaient  
jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui  
nous environnait, le souvenir des hauts exploits  
que l'aspect des lieux semblait rendre présents.



à nos regards; enfin, cet intérêt si vif  
 que l'on prend aux vertus malheureuses :  
 tout excitait notre admiration ou notre  
 attendrissement, lorsque nous approchâmes  
 auprès de nous les monuments que l'assemblée  
 des Amphictions fit élever sur la colline  
 dont je viens de parler. Ce sont de petits  
 cippes en l'honneur des trois cents Spartiates  
 et des différentes troupes grecques qui combat-  
 taient. Nous approchâmes des premiers qui  
 s'offrit à nos yeux et nous y lûmes : C'est  
 ici que 4000 Grecs du Péloponnèse ont com-  
 battu contre trois milliers de Perses.  
 Nous approchâmes du <sup>1<sup>er</sup></sup> second et nous y  
 lûmes ces mots de Simonide : Passant, vis  
 l'ère à laudemum que nous reportons ici pour  
 avoir obéi à ses saintes lois. Avec quel  
 sentiment de grandeur, avec quelle sublime  
 indifférence à t-on annoncé de pareilles  
 choses à la postérité? Le nom de Leonidas  
 et ceux de ses trois cents compagnons ne sont  
 qu'en tête de cette seconde inscription; c'est qu'on  
 n'a pas même soupçonné qu'ils pussent  
 jamais être oubliés. Auprès de ces monuments  
 nombreux est un trophée que Xerxès fit élever et qui  
 honore plus les vaincus que les vainqueurs.  
 1. Quaecharis. / Bartholomaei. T. 4.

Romanes.

Il faut partir demain avant l'aurore,  
L'ordre est donné, demain avant l'aurore,  
Il faut partir, rien ne peut m'arrêter  
Dans les combats, demain je dois encore  
Chercher la mort, la voir et l'affronter  
Ne pleure pas, cher objet que j'adore,  
Pour t'obtenir, il faut te mériter.

Ton souvenir va me rendre invincible,  
Quels ennemis je marche le premier,  
En t'invokant je deviens terrible,  
Vaincre ou mourir, c'est le cri du guerrier.  
Ah! ne crains rien, tout me paraît possible  
Puisque ta main est le prix du succès.

Mais si demain ma vaillance est trahie,  
Si ton amant ne doit plus revenir,  
A mon destin on doit porter envie  
Je serais mort, digne de t'obtenir,  
Pendant mon sang utile à ma Patrie  
Et t'adorant jusqu'au dernier soupir.

Zum Vaterland fühlt jeder sich gezogen  
Wer anders redet, murret, spielt mit Worten,  
Und nach der Steimath stehen die Gedanken.

Schiller

----- Gleichheit knüpft.

Den Bundesverwandten mit den Bundesverwandten,  
Den Freund zusammen mit dem Freund und Länder  
Mit Ländern! Gleichheit ist das heilige Gesetz  
Der Menschheit. Dem Vermögenden lebt  
Ein ew'ger Gegner in dem Armen, stets  
Bereit ihn zu bekriegen. Gleichheit gab  
Den Menschen Maß, Gewicht und Loh. Das Licht  
Der Sonne und die strahlenlose Nacht,  
Läßt sie im gleichen Lirkelzuge wechseln --  
Und, heinel neidisch auf des andern Sieg,  
Wetteifern beide nur, der Welt zu dienen.

Schiller / aus den Phäntasien des Euripides

Luby Shiwronia, swiadka mey roboty  
Kiedy new wiosna rozusia nad ziemi  
Pieniem mi swoin dodaway ochoty  
Porzeka dla miwie i dla ciebie siei

## Thula

Sein Geist ist es, der mich ruft. Es ist die Schaar  
Der Treuen, die sich rächend ihm geopfert.

Unedler Säumniss klagen sie mich an.

Sie wollten auch im Tod nicht von ihm lassen,  
Der ihres Lebens Führer war — Das thaten  
Die rohen Herren, und ich sollte leben!

... Nein! Auch für mich ward jener Lorbeerkranz,  
Der deine Todtenbahre schmückt, gewunden.

Was ist das Leben ohne Liebesglanz?

Ich werf' es hin, da sein Gehalt verschwanden.

Ja, da ich dich den Liebenden gefunden,

Da war das Leben etwas. Glänzend lag

Vor mir der neue goldne Tag!

Mir träumte von zwey himmelschönen Stunden.

Da standest an dem Eingang in die Welt,

Die ich betrat mit klösterlichem Hagen,

Sie war von Tausend Sonnen aufgehell't,

Ein guter Engel schienst du hingestellt,

Effleckt aus der Kindheit fabelhaften Tagen

Schnell auf des Lebens Gipfel hinzutragen,

o Nein erst Empfinden war des Himmels Glück;

In dein Herz fiel mein erster Blick!

— Da kommt das Schicksal — Roth und Kalt —

Faßt es des Freundes kältliche Gestalt —

Und wirft ihn unter den Hufschlag seiner Pferde...

— Das ist das Loos des Schönen auf der Erde —

Wallenstein.

Schön ist der Friede! Ein liebliches Knabe:  
 Liegt er gelagert am ruhigen Bach,  
 Und die hüpfenden Lämmer grasen  
 Lustig um ihn auf dem sonnigten Rasen,  
 Süßes Tönen entlockt er der Flöte,  
 Und das Echo des Berges wird wach,  
 Oder im Schimmer der Abendröthe.  
 Wiegt ihn in Schlummer der marmelade Bach —  
 Aber der Krieg auch hat seine Ihre,  
 Des Bewusstseins des Menschensgeschicks?  
 Mir gefällt ein lebendiges Leben,  
 Mir ein ewiges Schwanken und Schwingen und Schweben.  
 Auf der steigenden, fallenden Welle des Glückes.

p. Die Braut von Messina.

Nicht Hoffnung möcht sich schöpfen aus dem langen  
 Dem Unglück ist die Hoffnung zugesandt. Glück;



Noch liebt sie nur den Liebenden! Dem Fremdling,  
Dem Namenlosen hat sie sich gegeben.  
Nicht ahnet sie, daß es Don Manuel,  
Messina's Fürst ist, der die goldene Binde  
Ihr um die schöne Stirne flechten wird.  
Wie süß ist's, das Geliebte zu beglücken,  
Mit ungehoffter Grösse Glanz und Schein!  
Längst spart ich mir die höchste der Entzücken,  
Wohl bleibt es stets sein höchstes Schmuck allein,  
Doch auch die Höhe darf das Schöne schmücken,  
Der goldene Reif erhebt den Edelstein.

/ Die Braut von Meli.

Gezügelt ist das Glück und schwer zu binden  
Nur in verschlossener Lade wirds bewahrt,  
Das Schweigen ist zum Hüthe ihm gesetzt,  
Und rasch entflieht es, wenn Geschwätzigkeit  
Vorsüßig wagt, die Lücke zu erheben.

/ Die Braut von M.

Das gegenwärtige Unglück trägt sich leicht  
Doch grauenvoll vergrößert es der Zweifel  
Und der Erwartung Qual dem weit Entfernten.

/ Wallenstein / Schiller

Frei geht das Unglück durch die ganze Erde.

Wallenstein

Der Siege göttlichster ist das Vergeben.

31

Schiller.

Woher sie kam, und wie sie sich zu mir  
Gefunden, dieses frage nicht — Als ich  
Die Augen wandte, stand sie mir zur Seite,  
Und daumel mächtig, wunderbar, ergriff,  
Im tiefsten Innersten mich ihre Nähe.  
Nicht ihres Lächelns holder Hauber war,  
Die Reize nicht, die auf der Wange schweben,  
Selbst nicht der Glanz der göttlichen Gestalt —  
Es war ihr tiefstes und geheimstes Leben —  
Was mich ergriff mit heiliger Gewalt,  
Wie Haubers Kräfte unbegreiflich weben —  
Die Seelen schienen ohne Worteslaut.  
Sieh ohne Mittel geistig zu berühren,  
Als sich mein Alhem mischte mit dem ihren,  
Fremd was sie mir und innig doch vertraut,

Aus früherer Kindheit dämmerhellen Tagen,  
Ob meines Bruts fühlt ich die ihre schlagen,  
Als die Besinnungskraft mir wieder kam.  
Da hört' ich einer Glocke helles Läuten,  
Den Ruf zur Hora schien es zu bedeuten,  
Und schnell wie Geister in die Luft verwehen,  
Entschwand sie mir und ward nicht mehr gesehen.

f. Von derselben Tragedie.

Das Leben wagt der Muth, nicht das Gewissen.

f. Wallenstein's ~~Act~~ <sup>Schüler</sup>!

Es gibt Schmerzen wo der Mensch  
Sich selbst nur helfen kann. Ein starkes Herz  
Will sich auf seine Stärke nur verlassen.  
In ihrer? nicht an fremdes Brust muss sie  
Kraft schöpfen, diesen Schlag zu überstehen.

Dieselbe

Helene Stachowska  
1820.



九思





